

N° 7. — Janvier-Février 1921

DEUXIÈME ANNÉE



LA REVUE de la CORSE

HISTORIQUE, LITTÉRAIRE
Documentaire et Bibliographique.



CONNAÎTRE ET ÉTUDIER
le pays, les mœurs, les hommes, les faits, les livres,
c'est aimer la Corse.



*Histoire, Géographie, Archéologie, Mœurs, Ethnographie,
Climatologie, Productions, Chasse, Pêche, Beaux-Arts, Minéralogie,
Littérature, Romans, Poésie, Tourisme.*



DIRECTION :

A. CLAVEL, 43, Rue Saint-Lazare, PARIS

IX^e ARR. — MÉTRO Nord-Sud, station TRINITÉ.

DEPOSÉ CONFORMÉMENT À LA LOI — TOUTS DROITS RÉSERVÉS

SOMMAIRE DE LA 7^e LIVRAISON

PAGES

I. — LES ROMANS CORSES.	
Mérimée (Prosper) : <i>Mateo Falcone</i> , par M. L. VILLAT...	1
II. — ETUDES HISTORIQUES SUR LA CORSE.	
<i>Sampiero en Corse</i> . (juin-juillet 1564) (Suite), par Dom. Ph. MARINI, O. S. B.....	6
III. — OUVRAGES ALLEMANDS SUR LA CORSE.	
Grégorovius (Ferdinand) : <i>Corsica</i> , par M. L. BRIET....	11
IV. — LE TOURISME ANGLAIS EN CORSE.	
<i>Voyage de Lord Byron en Corse</i> , par M. G. COURTILLIER	19
V. — Piobb (Pierre) : <i>La Corse d'aujourd'hui</i> , par M. P. ARRIGHI.....	22
VI. — ETUDES GÉOGRAPHIQUES.	
<i>La visibilité de la Corse vue de Nice</i> , par M. le Commandant CAZIOT.....	26
VII. — LES CORSES A L'ETRANGER.	
<i>Sanson Napollon et la découverte de l'inscription dite « Chronique de Paros »</i> , par M. Etienne MICHON....	28
VIII. — DOCUMENTS ÉTRANGERS SUR LA CORSE.	
<i>La conquête de la Corse par les Anglais</i> (Suite) traduction de M. L. FILIPPI.....	30

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

- MM. **AMBROSI-R.** (Ambroise), Agrégé d'histoire et de géographie ; Conservateur des antiquités de la Corse.
- ARRIGHI** (Paul), anc. élève de l'Ecole Normale Sup. ; Agrégé de l'Université.
- BÉNÉVENT** (Ernest), Agrégé d'hist. et de géogr. ; auteur d'ouvrages sur la Corse.
- BLANCHARD** (Raoul), Docteur ès-sciences ; Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble ; Directeur de l'*Institut de Géographie Alpine*.
- BRIET** (Lucien), Homme de lettres, explorateur ; Secrétaire général adjoint de la *Société de Spéléologie*.
- BUSQUET** (Jacques), Docteur en Droit ès Sciences juridiques et économiques.
- CASTELNAU** (Paul), Docteur ès-sciences ; Géographe de la Corse.
- CHUQUET** (Arthur), Membre de l'*Institut de France*.
- COLONNA DE CESARI ROCCA**, Homme de lettres ; Historiographe de la Corse.
- CHAUVET** (Paul), Docteur ès-lettres ; Professeur agrégé au lycée de Mulhouse.
- COURTILLIER** (Gaston), Agrégé de l'Université ; Professeur de Première au lycée de Mulhouse.
- DEMONTÈS** (V.), Docteur ès-lettres ; Professeur d'histoire au *Collège de France*.
- FILIPPI** (Louis), Professeur agrégé de l'Université.
- GRAZIANI** (Paul), Élève diplômé de l'École des Chartes ; Archiviste départemental de la Corse.
- MANSION** (Jules), Agrégé de l'Université ; Professeur au lycée Ampère.
- R. P. Dom **MARINI** (Philippe), O. S. Bénédictin ; Historien de la Corse.
- MAURY** (Ernest), Préparateur au Lycée de Nice ; Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.
- PAGANELLI** (Dono), Agrégé de l'Université ; Prof. de Première au Lycée de Reims.
- SANTELLI** (César), Professeur agrégé au Lycée de Metz.
- SANTONI** (François), Professeur agrégé de philosophie au Lycée de Strasbourg.
- VILLAT** (Louis), Agrégé d'histoire et de géogr. ; Auteur d'ouvrages sur la Corse.

REVUE DE LA CORSE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

LES ROMANS CORSES

MÉRIMÉE (Prosper) : *Mateo Falcone*.

Lorsqu'au mois de mai 1829 Prosper Mérimée, à peine âgé de 25 ans, publia dans la *Revue de Paris* sa première nouvelle et son premier chef-d'œuvre — *Mateo Falcone, mœurs de la Corse* — il ignorait à peu près tout du pays où il situait son récit. Il en savait moins, à coup sûr, sur l'île du maquis, des « bandits » et des « caporaux », que sur l'Espagne dont il avait, quatre ans auparavant, présenté avec tant de pittoresque les mœurs exotiques dans ce *Théâtre de Clara Gazul* où le titre seul était une mystification. N'ayant encore visité que l'Angleterre, il rêvait des pays méditerranéens, des terres du soleil et des paysages, de la mer resplendissante autour des îles divines. Mais la question d'argent étant délicate à résoudre, il songea à écrire son voyage avant de l'avoir entrepris : plus tard, si le livre se vendait et lui rapportait quelques profits, il pourrait à loisir vérifier sur place l'exactitude de ses descriptions. Ainsi fit-il et, ayant appris cinq à six mots illyriens, ayant lu le *Voyage en Dalmatie* de l'abbé Fortris, s'étant renseigné auprès de Fresnel fils, imitant d'autre part les *Chants populaires de la Grèce* que Fauriel venait de publier, il écrivit en quinze jours sa collection de ballades qu'on imprima mystérieusement, à Strasbourg, sous le titre de *la Guzla* (1). Nouvelle supercherie, à laquelle les contemporains se laissèrent prendre, tant le charme était étrange qui émanait de ces pages colorées et nerveuses. Or *Mateo Falcone* appartient à cette période d'aspirations méditerranéennes et de mystification littéraire qui marque les débuts de Prosper Mérimée écrivain ; ce n'est pas une œuvre sincère et cette nouvelle, consacrée à la Corse, n'a point reçu directement l'inspiration corse.

Pourtant elle a pu faire illusion, tant l'auteur a su — et ici apparaît le meilleur et le plus probe de son talent — relever, grouper et utiliser les petits faits précis et caractéristiques, ceux qui datent et qui situent, ceux qui donnent au récit une

(1) Cf. Henri Lion., *Introduction aux Pages choisies* de Mérimée (Colin et Lévy, 1903) p. IX.

vivante réalité. Ne disait-il pas lui-même, en parlant de Pouchkine, que pour faire passer « un gros mensonge » il suffit d'« un détail bien circonstancié » ? Nul ne fut plus habile en cette besogne d'art et d'insincérité. Aussi bien le public était-il complice. N'oublions pas que Mérimée a vécu en plein milieu romantique, dans un temps où l'on exaltait la passion, l'idéal, les beaux sentiments, où l'on rappelait la nécessité des mœurs pittoresques, de la couleur locale. « On se jetait à corps perdu dans toute cette frénésie et dans ce bric-à-brac sans une velléité d'ironie, sans le moindre soupçon du ridicule, avec une jeunesse de cœur, une naïveté même, qui n'était pas sans beauté » (1) Mérimée n'eut qu'à suivre la mode commune et il feignit de partager l'engouement général. L'Espagne et l'Italie l'ont d'abord sollicité ; voici maintenant que la Corse l'attire et le séduit, la Corse ensoleillée où tout est contraste, la Corse hospitalière et farouche. Et *Mateo Falcone* sera sans doute un chef-d'œuvre, mais ce n'est pas au mystificateur de *Clara Gazul* et de la *Guàla*, à l'érudit sceptique en quête de « couleur locale » qu'il faut demander un tableau exact des mœurs de la Corse vers 1829. L'auteur s'en rend compte puisque, après avoir vu la Corse, il cherchera à améliorer son texte primitif : l'édition de 1842 diffère du texte de la *Revue de Paris* par toute une série de variantes (2). L'une d'entre elles, prouve qu'il a compris combien il restait loin de son modèle : il ne se soucie plus d'avoir décrit « les mœurs de la Corse » et il supprime désormais ce sous-titre fallacieux.

Mais où Prosper Mérimée a-t-il puisé l'inspiration première de *Mateo Falcone* ? Tel est l'objet d'une longue et savante étude que M. G. Courtillier vient de publier dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France* (3) et à laquelle nous renvoyons nos lecteurs. Utilisant un travail antérieur sur la *Corse et l'opinion publique au XVIII^e siècle* (4), où il y avait des lacunes mais dont nous avons relevé la finesse d'analyse et la sagacité pénétrante (5), M. Courtillier a dépouillé de la façon la plus méthodique et la plus complète tous les auteurs — voyageurs et naturalistes, historiens et diplomates — qui, au cours du XVIII^e siècle et jusqu'en 1829, ont pu,

(1) Jean de Pierrefeu, *Journal des Débats*, 6 octobre 1920.

(2) Cf. M. Souriau, *Les Variantes de Mateo Falcone* (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1913, p. 332-342).

(3) G. Courtillier, *L'inspiration de « Mateo Falcone »*. (*Revue d'histoire littéraire de la France*, avril-juin 1920, p. 161-193).

(4) *Bulletin de la Société des Sciences historiq. et nat. de la Corse* (oct.-déc-1911).

(5) Louis Villat, *Bulletin Corse* dans la *Revue des Etudes Napoléoniennes* (mai 1913).

fournir à Mérimée la trame de son récit (Germanes dès 1771, puis Gaudin en 1787, Benson en 1823 et Renucci en 1827) ou bien ont pu apporter quelques traits caractéristiques (Voltaire Rousseau ou Bernardin de St-Pierre ; Cadet, Réallier-Dumas ou Beaumont ; le correspondant corse du journal des jeunes romantiques, le *Globe*). Mais il ne semble point qu'aucun de ces documents ait été consulté par Mérimée : il tient d'un ami l'anecdote première, qui était alors courante. Et quant aux traits de mœurs, il les a empruntés à un mince volume de notes et d'impressions qui date de 1799, à ces *Mœurs et Coutumes des Corses* que Gabriel Feydel avait compilés à la hâte, après un bref séjour dans l'île, et dans un esprit délibérément hostile. De là la fantaisie qui préside au choix des détails : M. Courtillier, critique impitoyable, ne trouve rien de corse dans *Mateo Falcone*, ni le paysage (que signifient cette ferme et ce tas de foin qui évoquent au milieu du maquis les grasses campagnes de la France continentale ?) ni le détail des mœurs ni les personnages dont le nom même — hors celui de Sampiero — n'a rien de particulièrement corse : le nom du héros principal ne révèle-t-il pas plutôt l'indistincte influence d'un Fénimore Cooper, dont les traductions se multiplient à cette époque et précisent, avec le célèbre *Œil de Faucon*, la notion du sauvage qui correspond au dérèglement des imaginations romantiques ? M. Courtillier nous suggère ce rapprochement ingénieux, qui est vraisemblable et qui nous éloigne un peu plus de la Corse.

*
*
*

Peu importe après tout, puisque, si la Corse y a perdu, la littérature française y a gagné un chef-d'œuvre. Un jugement de Sainte-Beuve sur *Clara Gazul* se retrouve également ici : « Lorsque M. Mérimée publia son *Théâtre de Clara Gazul*, il n'avait pas encore vu l'Espagne et je crois qu'il lui est échappé de dire que, s'il l'avait vue auparavant, il n'aurait pas imprimé son ouvrage. Il aurait eu grand tort, et nous y aurions, nous, perdu. Il est de ces premières inspirations que l'observation elle-même ne remplace pas » (1).

De fait, s'il n'y a pas eu ici poursuite plus ou moins pénible de la documentation la plus exacte, peinture minutieuse des mœurs et des caractères à une époque donnée, Mérimée s'est attaché au trait qui lui a semblé décisif et qui fait image, au relief et à la fermeté de la narration. Tout est net et vigoureux, d'un dessin impeccable. Cet art qui repose — nous l'avons montré — sur une insincérité première, se hausse à la

(1) Ste Beuve, *Portraits littéraires*, t. III, p. 356 (cité par G. Courtillier, *loc. cit.*, p. 191).

probité la plus scrupuleuse et nos grands écrivains de l'époque classique eussent accueilli *Mateo Falcone* avec faveur.

Trois actes — car il s'agit bien d'un drame et de coups de théâtre — et de l'un à l'autre un progrès régulier qui augmente l'émotion et l'horreur.

I. Voici d'abord le décor et les personnages. La scène se passe dans le maquis de Porto-Vecchio, où les arbustes font un taillis fourré inaccessible aux « mouflons » et où l'on parvient, après trois heures de marche, « par des sentiers tortueux, obstrués par de gros quartiers de rocs et quelquefois coupés par des ravins. » Description banale dans sa sobriété et qui n'a rien — l'on en conviendra — de spécifiquement corse... C'est là que Mateo Falcone « vit noblement », c'est-à-dire sans rien faire, du produit de ses troupeaux : petit homme aux cheveux noirs, aux yeux vifs, dont le teint a la couleur d'un « revers de botte », tireur d'une rare précision qui sait, d'un coup de fusil, éteindre une chandelle dans l'obscurité ou se débarrasser d'un rival dangereux qui fait sa barbe à sa fenêtre. Sa femme Giuseppa lui a donné trois filles, personnages négligeables, et un fils — Fortunato — un gamin de dix ans, « l'espoir de la famille, l'héritier du nom. » — Or le père et la mère sont absents, Fortunato est seul et il s'occupe, étendu sous le soleil, à contempler les montagnes bleues, lorsque surgit des broussailles, hagard, Gianetto Sanpiero, un « bandit » que les voltigeurs corses — les « collets jaunes » — poursuivent et serrent de près. L'enfant, qui hésite d'abord à lui venir en aide, accepte un bel écu de cinq francs et cache Sanpiero dans un tas de foin. Le temps d'installer une chatte et ses petits sur la meule compromettante, et voici qu'arrive l'adjudant Gamba à la tête de ses hommes. Le récit à quelque chose de précipité, d'haletant ; il court droit au fait, sans digressions inutiles. Les personnages sont présentés et le problème est posé : le fils de Mateo Falcone trahira-t-il Sanpiero ?

II. Tel est précisément l'objet du deuxième acte, la partie centrale du drame. D'abord Fortunato refuse de révéler son secret : prières, menaces, rien n'y fait ; il raille Gamba, il jouit malignement de la confusion des voltigeurs. Mais voici qu'intervient, comme un personnage nouveau dont l'importance est décisive, une montre tentatrice. L'orgueil s'élève en Fortunato, la vanité d'avoir un objet de luxe que ses camarades ne possèdent pas ; l'envie le torture devant la montre fascinatrice que l'adjudant balance au bout de sa chaîne. Il la regarde, il la touche. « Le cadran était azuré... La boîte nouvellement fourbie... au soleil elle paraissait toute de feu.. »

Fortunato ne résiste pas à une pareille tentation et, de la main gauche, par dessus son épaule, il indique la cachette. Sanpiero, facilement garotté, n'a qu'une expression de mépris plutôt que de colère pour celui qui l'a trahi.

III. C'est Mateo Falcone qui punira le coupable dans une troisième série d'épisodes où il apparaît comme un implacable justicier. Le voici qui se montre au détour du sentier. « La femme s'avançant, courbée péniblement sous le poids d'un énorme sac de châtaignes, tandis que son mari se prélassait, ne portant qu'un fusil à la main et un autre en bandoulière ; car il est indigne d'un homme de porter d'autre fardeau que ses armes. » Gamba lui montre son prisonnier, et Giuseppa se réjouit : « Il nous a volé une vache laitière la semaine passée ». Mais on révèle aux parents le geste de Fortunato, et Mateo n'a qu'un mot : « Malédiction ! » Il arrache à son fils la fameuse montre qui fut le prix de la trahison et prend le chemin du maquis en criant à Fortunato de le suivre. Alors, ayant fait agenouiller le coupable dans un petit ravin propice à l'établissement d'une tombe, il lui ordonne de faire ses prières et, d'un coup de feu, il l'étend raide mort. A Giuseppa qui accourt affolée et demande où est son fils, il répond avec calme : « Dans le ravin. Je vais l'enterrer. Il est mort en chrétien : je lui ferai chanter une messe. Qu'on dise à mon gendre Teodoro Bianchi de venir demeurer avec nous. »

Car, si le fils est mort, il y a un gendre et la famille continue. Voilà la chose sainte contre laquelle rien ne prévaut : le père, justicier suprême, peut et doit punir celui qui n'a pas respecté l'hospitalité et qui a commis une trahison. Morale hautaine, antérieure à la loi du pardon et qui paraît sauvage à notre vieille civilisation, surtout quand elle s'applique à un enfant de dix ans.

Mais c'est précisément là ce que cherchait Mérimée : par là il sacrifiait à la couleur locale, par là il éveillait des sensations nouvelles ; par là il était romantique, quoi qu'il en eût, et je dirai même mélodramatique. Dix ans après avoir écrit *Mateo Falcone*, Mérimée partait en mission pour la Corse, comme inspecteur des monuments historiques. Il n'en rapporte que de maigres résultats archéologiques, quelques notes sur les *stazzone* et les *stantare* du Rizzanèse et du Taravo, sur les ruines d'Aleria, sur les églises romanes, etc. (1) : « Je n'ai rien trouvé, écrit-il à l'archiviste de la Haute-

(1). *Notes d'un voyage en Corse* par M. Prosper Mérimée, inspecteur des monuments historiques de France. Paris, Fournier jeune, 1810, in-8° 236 pages (11 planches hors texte). *Ouvrage rare.*

Loire, Aymard, si ce n'est force histoires de vengeances bien atroces ». Car il a trouvé en Corse la matière de *Colomba*, et, relisant le récit de *Mateo Falcone*, il y introduit les variantes généralement heureuses que la vision directe de la Corse lui a suggérées. (1).

Louis VILLAT

Professeur à la Faculté des Lettres de Besançon.

ÉTUDES HISTORIQUES SUR LA CORSE

SAMPIERO EN CORSE (Suite)

(Juin-Juillet 1564) (2)



Dès qu'il sut que Saint-Florent avait échappé à ses prises, Sampiero abandonna le deça. Il franchit les monts et s'arrêta d'abord à Vico. Il y eut là *Veluta* et Girandola, c'est-à-dire qu'on lui fit fête et qu'on traita du projet qu'il voulait réaliser : délivrer l'île du joug des Génois. Contre ce projet Jean François de Cristinacce souleva des objections, que Filippini a rapportées en les amplifiant. Elles se perdirent dans l'enthousiasme général. Jean-François appartenait à une famille ralliée depuis un demi-siècle à la cause de Gênes. La victoire de Caccia, les bannières conquises que Sampiero traînait à sa suite plaidaient pour la cause nationale. La piève accepta de combattre avec lui pour la liberté ; et le lendemain beaucoup l'accompagnèrent jusqu'à la Mezzana.

Là se trouvait Barthélemy de Vivario, qu'on appelait Bar-

(1). Voir l'étude de M. Souriau, signalée plus haut. Elle n'a pas échappé aux recherches de M. G. Courtillier qui complètera la bibliographie si copieuse donnée au bas des pages de son article par une prochaine note de la *Revue d'Histoire littéraire* où il renverra le lecteur à l'étude préalable de M. Souriau.

(2) La précédente livraison de la *Revue* publiait, page 122, une lettre de Sampiero dont la traduction n'a pas été donnée. Pour ceux de nos abonnés qui ne lisent pas l'Italien, nous l'insérons ci-après :

« La présente sera brève. Je crois que vous avez appris mon arrivée motivée par les excès que ces assassins de Génois ont commis contre nous. C'est au point que les morts, et pas seulement les vivants, devraient se lever et travailler de sorte que nous échappions à l'esclavage. Encore les esclaves ont-ils liberté de s'expliquer, tandis que nous en sommes privés.

Mais voici le moment, ne manquez pas de venir me trouver. Votre cœur se réjouira, quand vous serez près de nous. Soyez sans crainte, car je ne viens pas pour de la fumée, mais bien pour délivrer notre infortunée patrie. Amassez autant de gens que vous pouvez, car je vous attends avec un très grand désir. Rien autre », S. C.

tomiole à cause de sa petite taille. Soldat distingué au service de Gênes, il s'était tourné contre elle à la suite de traitements inhumains infligés à nos compatriotes. Il était maintenant le second de Sampiero, qui l'avait chargé de bloquer Ajaccio, tout au moins de l'inquiéter. Il s'en acquittait de son mieux : « Teneva Ajaccio strellissimo », écrivait le Sénat quelques jours après.

Que voulait Sampiero en venant à la Mezzana ? Reconnaître simplement l'état des choses et encourager ceux qui combattaient ? ou bien avait-il des vues sur Ajaccio. Les conjurés de Saint-Florent avaient déclaré à la torture qu'il avait ses intelligences dans la ville. Ils le croyaient peut-être parce qu'on le leur avait donné à croire ; mais rien ne devait justifier leurs déclarations. En tout cas, la ville était bien gardée, il n'y avait rien à tenter de ce côté là ; et Sampiero, après un jour ou deux, se rendit en Ornano.

C'était le commissaire général, Christophe Fornari, qui avait mis Ajaccio en état de se défendre. En y arrivant quinze jours plus tôt il n'y avait trouvé que confusion. Interrogé par lui sur l'état des choses, le colonel qui commandait s'était rejeté sur le commissaire (local), le commissaire s'était rejeté sur le massaro (magasinier), et celui-ci s'était excusé en disant qu'il ne savait pas écrire. Peu de vivres, d'ailleurs, et par suite, crainte chez les habitants de tomber aux mains des Corses ; peu de courage chez les soldats qui craignaient d'affronter l'ennemi. — « Chiens qui mettaient leur queue entre leurs jambes dès qu'on voulait les lancer contre la bête ».

Le commissaire Fornari avait commencé par assurer le ravitaillement. Don Garcie de Tolède lui avait donné cinq cents quintaux de biscuits, un capitaine de galère, génois, lui en avait donné cent cinquante ; une barque venue de Provence lui avait fourni du vin pour deux mois. Il avait ensuite fait choix d'un officier qui avait besoin de se réhabiliter, Raphaël Giustiniani, et l'avait envoyé avec quelques hommes montés sur des chevaux d'emprunt, intimiser l'ordre aux villages d'alentour de porter du blé en ville ; sans cela ils seraient traités comme rebelles.

Les envoyés avaient tué quelques paysans qui, postés aux avenues de la ville, en interdisaient l'approche ; et aussitôt le blé et l'orge avaient afflué. Après cela, il avait chargé ce même Giustiniani d'organiser un corps de cavaliers, et lui avait donné pour lieutenant un Corse « plein de bonne volonté et possédant tout ce qu'il faut pour bien servir » on l'appelait Michel Ange d'Ornano. En quelques jours une compagnie était sur pied : 37 chevaux en parfait état, et dont le nombre allait bientôt s'accroître. Quelques escarmouches les avaient

déjà fait connaître, quand Sampiero passa à la Mezzana ; et un engagement qui eut lieu le 30 juillet entre eux et les cavaliers Corses établit leur supériorité.

A l'extrémité de Campoloro, entre les Caldane et les Molène, un troupeau de bœufs paissait tranquillement. La nouvelle s'en répandit en ville, et Raphaël Giustiniani y courut aussitôt avec ses cavaliers. Il voulait emporter le butin. Mais Bartomiolo, qui était en embuscade, parut avec ses cavaliers, et courut droit aux Gênois en criant : Sus à Capitan Raffé. Celui-ci de son côté cria : Sus à Bartomiolo. Les lances se croisèrent sans résultat. Michel Ange alors s'élança sur Bartomiolo. Les deux hommes se saisirent (si zufforno) ; Michel Ange porta un coup à la tête de son adversaire, et l'acheva ensuite avec l'aide de ses compagnons. Privés de leur chef, les Corses ne purent soutenir le choc, et vingt-cinq d'entre eux périrent sous les coups des Gênois. Ce fut une joie pour la ville quand on lui apporta au bout d'une lance la tête de Bartomiolo. Ce fut aussi une joie pour le Sénat qui cessa dès lors de craindre pour Ajaccio.

Sampiero n'était plus en Ornano. Il avait besoin d'un port pour le succès de son entreprise ; et n'ayant pu s'emparer de Saint-Florent, il s'était tourné du côté de Portovecchio. Il y avait au fond du vaste golfe un fort gardé par un capitaine et trente trois soldats ; il s'en emparait le jour même où tombait Bartomiolo, ou peut être le jour d'après. Maître du fort, il était maître du golfe, et pouvait de là tendre la main aux Barbaresques, qu'il avait visités en revenant de Constantinople et mis au courant de ses projets. S'ils étaient fidèles aux promesses échangées, Portovecchio allait devenir un nid de corsaires qui auraient arrêté le commerce de Gênes, empêché son ravitaillement (la ville ne pouvait subsister sans les apports de l'extérieur), et rendu impossibles les communications avec la Corse. Il n'y avait pas un an que les galiotes avaient ravagé la rivièrre et tenu la ville pendant des mois comme assiégée. Ce serait bien pis maintenant qu'elles pourraient disposer d'une base d'opérations aussi rapprochée.

Le Sénat, à peine informé de la prise de Portovecchio, avait eu la claire vision du danger que courait l'Etat, et la signalait à Philippe II roi d'Espagne, toujours intéressé à soutenir ses alliés. Il suppliait en même temps le grand amiral d'Espagne d'intervenir sans retard, d'arracher Portovecchio des mains de Sampiero, et de ne pas laisser à ce soldat aussi habile que pervers, *esperto e malvagio*, le temps de s'y fortifier. Mais D. Garcie de Tolède était parti pour l'Afrique et se trouvait engagé dans une campagne qui pouvait être longue. Pendant ce temps les Barbaresques pouvaient joindre leurs forces à celles de Sampiero, et tous deux mener la guerre contre la Ré-

publique suivant un plan concerté. Qu'arriverait-il alors ? Ne valait-il pas mieux, avant l'arrivée des Barbaresques, s'entendre avec Sampiero, et obtenir de lui, moyennant une forte somme, qu'il renonce à ses projets et s'éloigne de la Corse ? — Ce serait de l'argent bien employé, répondait Christophe Fornari ; car pour le faire sortir à main armée, il faudra dépenser des sommes plus importantes, sans comparaison. Mais il prétendra, en s'en allant, que l'on pardonne à ceux qui l'ont suivi ; il voudra que l'on remette la taille et le prix du sel sur l'ancien pied. Si on faisait de telles concessions, les Corses qui maintenant *lo riveriscono et amano, poi lo adorerebbero*, passeraient de l'amour à l'adoration, et ne seraient que mieux disposés à leur obéir. Tel est mon avis, mais comme bon citoyen, je me range d'avance au parti qui sera jugé le meilleur (23 août).

Le parti le meilleur, le Sénat n'eut pas à le chercher longtemps. Les événements devaient le révéler au bout de quatre ou cinq jours.

Revenons maintenant dans le deça des monts. Quand il s'en éloigna, Sampiero avait commis la direction des troupes à Antoine de Saint-Florent. Celui-ci avait pris position à Vescovato. Achille de Campocasso, qui se tenait à Vignale avec ses partisans, Valere de la Casabianca qui avec les siens se tenait à la Venzolasca, devaient l'y rejoindre, au cas où l'ennemi prendrait l'offensive. Vescovato offrait une magnifique position défensive grâce à laquelle on avait résisté à un ennemi dix fois supérieur. Il avait de plus l'avantage d'être longé par le Golo. L'ennemi venant de Bastia, trouvait devant lui ce fleuve et ne pouvait le passer en nombre sans être aperçu. Une surprise était dès lors presque impossible ; et c'était pour des gens qui n'étaient pas rompus à la discipline militaire et qui ne savaient pas se garder, un avantage inappréciable.

Fornari s'entendit avec les gens du pays pour entrer en possession d'un poste aussi important. Filippini a dit les raisons invoquées auprès d'Antoine de Saint-Florent pour l'éconduire. Il n'était pas juste qu'ils fussent seuls à souffrir des maux de la guerre. Ils promettaient d'ailleurs de le tenir au courant des mouvements de l'ennemi et de l'appeler à la moindre alerte. Le bon homme crut à leurs paroles et s'établit le 2 août entre la Penta, Castellare et la Venzolasca. Pendant ce temps, Etienne Doria le nouveau général de la République, abordait à Saint-Florent avec trois mille hommes, passait de là à Bastia et allait ensuite prendre position à Borgo (7 août). C'était le moment pour les Corses de reprendre leur ancienne position. On n'en fit rien, et huit jours après

Etienne Doria dirigeait contre Volpaiola une expédition de huit cents hommes, y faisait mettre le feu, et pendant que Volpaiola brûlait, faisait occuper Vescovato par sa cavalerie et quatre compagnies d'hommes à pied (14 août).

Le 16 août il y allait de sa personne, faisait appeler les podestà et les notables des lieux environnants, et le 17, Penta Venzolasca, Castellare, Sorbo Ocagnano, l'Olmo et Prunelli venaient l'assurer de leur obéissance et promettaient de lui apporter des vivres et de prendre les armes au besoin.

Que faisait Sampiero pendant ce temps ? Au commencement du mois d'août il avait remis la garde de Portovecchio à Francois Marie de Lugo, était passé en Ornano, et de là avait donné Marc d'Ambiegna pour remplaçant de Bartomiolo. Mais après, on ne savait. Les Génois avaient pour ainsi dire perdu sa trace et ne pouvaient que faire des conjectures. « Les uns disent qu'il est en un lieu, et d'autres disent qu'il est ailleurs, » écrivait le provveditore de l'armée (11 août). Le plus simple est de penser que le climat de Portovecchio lui avait été funeste, et qu'il était terrassé par quelque accès de fièvre paludéenne. Il ne fut pas sans cela demeuré loin de ses troupes. L'arrivée d'une armée génoise, l'occupation de Borgo et de Vescovato lui commandaient de venir se mettre à leur tête. Une impossibilité physique l'en a seule empêché.

Etienne Doria, dans ces conditions avait la partie belle. Il ne se risquait pas cependant à prendre l'offensive. Il amassait des provisions pour l'hiver ; il constituait un « grenier » où il enfermaient le blé qu'on apportait des villages voisins. Il tenait conseil et faisait des plans. Nicola de Negro, quand il abandonna Corte, avait laissé dans le châ'eau une garnison qui depuis lors était bloquée. Si l'on ne voulait pas qu'elle tombe aux mains des rebelles, il était urgent de la secourir. On avait cherché à lui faire parvenir des secours qui auraient permis de prolonger la résistance ; mais toutes les tentatives avaient échoué. Il fallait absolument aller à Corte avec l'armée toute entière. D'y aller par Bozio ou par Rostino, les difficultés paraissaient trop grandes. Le plus facile paraissait de prendre par Campoloro, Aleria, remonter la vallée du Tavignano et en passant par la Pancheraccia se porter jusqu'à Corte. Le chemin était relativement aisé, la population moins nombreuse et moins déclarée contre la République. Mais auparavant, il voulut effrayer les Corses par un coup de surprise qui ne réussit pas et dont il se consola en incendiant un petit village au-dessus de la Penta, qu'on appelait San Jacomo (23 août).

(à suivre)

Dom Ph. MARINI O. S. B.

OUVRAGES ALLEMANDS SUR LA CORSE

GREGOROVIVS (Ferdinand) : *Corsica*.

Comme à l'époque du romantisme naissant, cet auteur fait précéder chacun de ses chapitres d'une épigraphe appropriée si bien que *Corsica*, de prime-abord, a l'air d'un roman genre Walter Scott. Mieux eût valu mettre cette ornementation parasite au rancart ! En tête de l'ouvrage, la comparaison de l'entrée de la Corse avec « le seuil passé lequel il faut laisser toute espérance » est d'assez mauvais goût, l'enfer du Dante n'ayant rien de commun avec l'île de Beauté, même en pleine nuit.

Venant de Livourne et débarquant à Bastia vers une heure du matin, Gregorovius s'étonne de trouver les hôtels clos et tout le monde au lit. Excusons la Corse de n'avoir ni veillé ni illuminé ce jour-là : elle ne pouvait prévoir une aussi auguste visite. Nous ajouterons vite, pour être impartial, que le style de Gregorovius n'a rien de déplaisant : il est suffisamment poétique et parfois, grâce à l'excellente traduction de Lucciana, il se lit avec plaisir.

« Nous passâmes tout près des côtes abruptes de Capraia entre cette île et l'île d'Elbe. L'historien Paul Diacre fut autrefois confiné à Capraia, qui n'est qu'un bloc de granit dénudé. Une tour génoise surgit sur un écueil ; le seul lieu habité de l'île (dont il porte le nom) se cache timidement derrière les gigantesques rochers que couronne la forteresse. Ces murailles et ces maisons blanches au milieu de ces pics rougeâtres, de ce désert, de ce complet isolement, produisent l'impression d'un de ces villages solitaires que l'on rencontre sur les falaises de Syrie ».

Cela rappelle presque Châteaubriand. Mais, en général, Gregorovius ne s'astreint pas à la description du pays ; ce sont ses propres impressions qu'il nous sert. Il s'assied, contemplatif, au bord du rivage ; il erre parmi les vignobles, les oliviers, les orangers, les villas ; il gravit quelques hauteurs ; il se heurte aux chapelles funéraires environnées de noirs cyprès ; il admire les ruines ensevelies sous de grimpantes frondaisons. « Les sentiers sont rudes ; il faut enjamber des roches roulées par les eaux, marcher sur des murs, entre des haies de ronces, dans un enchevêtrement de lierres et de chardons sauvages ». Rencontres de paysans ; causeries avec des exilés étrangers, les proscrits ayant de tout temps considéré les îles comme d'excellents lieux de refuge. Parmi ces émigrés, il est fait mention d'un savant florentin, Francisco

Marmocchi, ancien professeur d'histoire naturelle, et auteur d'une petite géographie de la Corse. A propos de couronnes remises, au cours d'une distribution de prix, à des fillettes, Gregorovius affirme doctoralement que cette fête « n'était autre qu'une flatterie française adressée à la vanité » des enfants et de leurs parents. D'ailleurs, il met en doute les sentiments français des Corses ; puis, scandalisé d'entendre de jeunes indigènes parler français entre eux, il va jusqu'à leur reprocher de « sacrifier leur bel idiome national ». Chez Gregorovius, la haine invétérée des Allemands pour la France — qui n'est rien moins qu'une jalousie *kolossale*, — se manifeste sans relâche et mécaniquement, comme au pas de parade ; c'est en « boche » têtue et solennel que Gregorovius a conçu et publié *Corsica*.

Suit l'histoire de Braccimozzo ; cortège qui mène ce bandit à l'échafaud. Courte définition de la vendetta : une forme barbare de la justice. Célébrités du maquis. L'instruction seule serait capable de désarmer l'île. Gregorovius déclare que pour n'avoir pas su « vaincre l'orgueilleuse résistance » des insulaires, le gouvernement français mérite force reproches... Qu'avons-nous fait de la Corse, selon lui ? Une espèce de Montenegro ou d'Irlande italienne (*sic*). Reproduction d'une nouvelle écrite par un poète corse, Salvatore Viale, « peinture de caractères pleine d'originalité ».

Pour le touriste qui séjourne à Bastia, l'excursion du cap Corse s'impose. Gregorovius se met donc en route, muni de lettres de recommandation. « Le paysage est vraiment pittoresque : des chapelles au milieu de la verdure, des tombeaux de famille surmontés de coupôles, sur le rivage des maisons solitaires ; çà et là quelque tour abandonnée où le figuier sauvage s'établit dans les crevasses et au pied de laquelle croît le cactus épineux.... Les hauteurs forment ici un vaste amphithéâtre autour des vallées fleuries et ombreuses traversées par des ruisseaux murmurants. Sur les collines sont rangés de sombres villages avec leurs sveltes clochers et leurs antiques monastères ; à leur pied, dans les prairies, les bergers font paître leurs troupeaux ; et partout où la vallée a une ouverture vers le rivage on aperçoit une tour et un port solitaire avec quelques navires ». On préfère Gregorovius parlant ainsi que de l'entendre dénigrer systématiquement la France et les Français. Excursion à la grotte de Brando. Sisco et ses extraordinaires reliques. Eloge de l'hospitalité reçue. Le site de Luri est le plus beau du cap Corse. « J'ai visité en Italie plus d'une vallée splendide : aucune, ce me semble, n'offre un aspect si riant ».

En gagnant le versant Ouest, Gregorovius compare la forêt germanique, hêtres, chênes et sapins, avec la forêt de noyers, de figuiers, d'oliviers et de châtaigniers qu'il traverse : celle-ci offre « quelque chose de princier ». Il y a à Pino quelques maisons qui ressemblent à des châteaux et qui sont entourées de parcs superbes ; elles appartiennent à des Corses ayant fait fortune en Amérique. L'un de ces Crésus a hérité d'un oncle, à Saint-Thomas, dans les Antilles, d'une fortune de dix millions. Alors, Gregorovius de s'exclamer : Que ne sommes-nous les neveux du bon Dieu au lieu d'être ses fils ! Nous courrions tous la chance de devenir un jour où l'autre millionnaires. « Nous paierions nos dettes et ne dînerions qu'avec des murènes et du champagne ; nous formerions tous une grande chaîne en nous donnant la main, et il n'y aurait parmi nous que des présidents, des vice-rois, des rois et des empereurs » !

Devant la tour de Sénèque, Gregorovius se lance dans une étude des travaux et de la vie de ce philosophe, digression d'autant plus absurde que Sénèque n'a jamais habité cette tour, inexistante de son temps. Mais on sait que les Allemands imprégnés de *kultur*, font volontiers miroiter leur érudition. Curieuse pensée cueillie dans Sénèque : « L'âme donnée à l'homme est toujours en mouvement parce qu'elle est agitée par un esprit céleste ». Description d'une noce ; berceuse ; retour à Bastia par mer ; pendant cette « traversée fantastique », il est question de magie et de sorcières.

Gregorovius touche à peine Vescovato qu'il nous parle des historiens de Cynos. Filippini a réédité sur le compte de ses compatriotes les accusations de Sénèque, et ce que dit Pietro Cirneo des Corses a beaucoup de rapport avec le portrait « que Tacite trace des anciens Germains ». Notre Prussien oublie que les Corses se battaient pour la liberté et non pour le butin. Sont ensuite notés Limperani, Renucci et Camille Friess, l'archiviste d'Ajaccio, qui « vient de composer un excellent précis de l'histoire de la Corse », excellent, en effet, puisque Gregorovius, rentré chez lui, s'empresse d'en faire une contrefaçon à l'usage d'outre-Rhin. Là-dessus, l'incorrigible Teuton de se désoler que les Corses écrivent en français, alors que « par devoir » ils ne devraient employer que l'italien. Sa gallophobie lui fait reproduire la boutade de Rousseau : « Il faut avouer que vos Français sont un peuple bien servile, bien vendu à la tyrannie, bien acharné sur les malheureux. S'ils savaient un homme libre à l'autre bout du monde, je crois qu'ils y iraient pour le seul plaisir de l'exterminer ». Moyennant quoi, Lafayette et Rochambeau sont peu après allés en Amérique pour aider à l'affranchissement

des Etats-Unis. Intermède sur la *Moresca* ; chapitre sur Joachim Murat. Les ruines du couvent de Venzolasca inspirent la muse de Gregorovius. A Loreto, il dit être Prussien, ce qui n'émeut guère une jeune fille : elle ignorait qu'en Europe il y avait une Prusse. Il n'en serait plus de même aujourd'hui : le monde entier, comme la Belgique et le nord de la France, sait qu'il existe des Allemands ici-bas.

A cheval d'Orezza à Morosaglia. Maintes pages exaltent le patriote corse Pascal Paoli, mais dans un but anti-français. Gregorovius est « plus heureux dans la petite chambre de *Pasquale* que dans celle où naquit Napoléon ». Il est vrai que Paoli n'avait pas remporté la victoire d'Iéna que les Prussiens n'ont jamais pu digérer. Regardez au bas de la page 258, où sont énumérées les batailles du premier Empire et vous constaterez quel'importante et décisive victoire d'Iéna où la Prusse fut écrasée et conquise en six jours, n'y figure point. Gregorovius, d'Austerlitz, saute à Eylau et à Friedland. Dans l'école de Corte, il prie l'instituteur de faire traduire à ses enfants un passage de *Télémaque* en italien et demeure coi en apprenant que dans les écoles primaires de France on ne doit enseigner que le français. Enfin, jour à marquer d'une pierre blanche, Gregorovius rencontre un vieil ermite prussien, et s'en réjouit fort, cet individu étant « un vrai type de nature allemande », comme Gregorovius lui-même, au surplus.

De Bastia à l'Ile-Rousse, en diligence. Un magnifique spectacle, sur le chemin du col de Teghime s'offre aux yeux ; c'est « grandiose, surprenant, magistral ». La mer et sa surface radieuse. Gregorovius constate qu'Eschyle, en parlant du « rire infini de la mer ondoyante » appréciait juste. Dans cette admirable Corse, les ruisseaux serpentent gaiement au milieu d'une riche parure de lauriers roses, tandis que dans nos froides contrées du Nord, ils réfléchissent à peine quelques bouquets d'aulnes, quelques vieux saules ternes, mélancoliquement penchés. Le paysage est presque inculte, la route laissant à main droite le désert des Agriates. Maisonnettes à l'abandon, où peut-être se sont installés des sylphes malicieux... Saint-Florent. Quelques lignes sur le Nebbio, où, contrairement aux prescriptions de la Bible, on lie la bouche des bœufs appelés à fouler les gerbes ; l'aire est une plate-forme ronde, grossièrement faite en maçonnerie. Plus on avance, plus les montagnes deviennent puissantes ; elles annoncent la Balagne, terre promise, où coulent à flots l'huile et le miel... Et sur la plage sonore de l'Ile-Rousse, Gregorovius devient comme ces matelots qui, au pays des Lotophages, ne voulaient plus vivre que de lotus, dans un oubli complet de leur patrie.

Histoire d'un drame de famille vraiment tragique arrivé à Monticello. Calvi et sa casbah. Lumio a l'aspect africain, grâce à ses jardins d'orangers, à ses haies de cactus grands comme des arbres. On ne voit partout, en terrain inculte, que des ifs, des myrtes, des arbousiers et des lauriers-thyms, et c'est sur les fleurs de ces arbustes que les abeilles recueillent un miel d'une saveur spéciale. Gregorovius verse une larme sur les 500 mercenaires allemands enterrés à Calenzana. Autrefois, les empereurs allemands vendaient leurs sujets à qui avait besoin de soldats, mais il se garde bien d'ajouter qu'aujourd'hui, ils les font tuer pour leur propre compte. Promenade en mer. « Quelle volupté, quel charmant spectacle nocturne ! le ciel semé d'innombrables étoiles ; l'air d'une transparence magique ; là-bas, le promontoire avec son phare brillant ; des lumières au château de Calvi, des feux de bergers aux flancs des montagnes ; quelques navires endormis sur l'eau ; autour de ma barque des vagues phosphorescentes, mes rames ruisselant d'étincelles.... et dans le profond silence, sur le rivage, une guitare, aux sons mélodieux ». Bien senti et comme noté sur place.

Soirée musicale. Chants funèbres de la Corse et dissertation à ce sujet. Reproduction d'une grande quantité de *Voceri* extraits du *Saggio de versi italiani e di canti popolari corsi* ; Bastia 1843. Il existe une grande analogie entre le dialecte corse et celui du Transtévère de Rome. Tommaseo appelle le corse un idiome puissant et l'un des plus italiens de l'Italie : la voyelle sonore *O* y est remplacée par la sourde *U*. Ce langage semble de l'or pur par rapport aux patois piémontais, lombard et bolonais. Gregorovius se rend ensuite à Corte, renonçant à parcourir la côte occidentale, en partie désertique et où les chemins sont affreux.

La Balagne est le jardin de la Corse. Autour de Belgodère, grande abondance d'oliviers. « On prétend qu'il n'y a point de contrée en Italie où l'olivier devienne aussi grand qu'en Balagne. Il a en effet ici des dimensions, une abondance de feuillage et une fécondité extraordinaires. Aussi fort que le hêtre, il peut, aux heures les plus chaudes du jour, abriter le voyageur sous ses paisibles ombrages. Que l'on doit aimer l'olivier ! Il est moins imposant que le platane ou le chêne ; son tronc, ses feuilles étroites, allongées et d'un vert grisâtre rappellent notre saule ; mais outre sa richesse, il possède un poétique reflet de la civilisation humaine. Assis à l'ombre d'un gris olivier au bord de la mer, on se prend à rêver du pieux Orient ensoleillé, où notre imagination est comme chez elle depuis que notre mère, mettant sous nos yeux une Bible ornée de gravures, nous parla de Jérusalem et de son jardin

d'oliviers. Que de fois nous est apparue l'image de ce mélancolique jardin ! L'olivier nous envoie aussi un doux écho de la poésie des Hellènes et des sages paroles de Minerve : il nous transporte au pays d'Homère, de Pindare et d'Eschyle, parmi les muses et les divinités de l'Olympe. C'est un arbre helléno-chrétien et pour cela doublement cher à nos cœurs. Plus précieux que le laurier, il est l'aimable symbole de la paix et du bonheur ; et c'est un de ses rameaux verdoyants que nous devrions, avant toute chose, demander aux dieux immortels. Le ciel nous prodigue tout ici-bas, le laurier, le myrte, la ronce et le cyprès acceptons-les humblement de sa main ». Joli couplet sur le *don de Pallas*, mais Gregorovius ne connaîtra ni la Tartagine ni le Niolo ni Evisa ni les Calanches.

Corte est la citadelle de la Corse. Tout enchanté qu'il est de respirer dans ce milieu plus qu'historique, Gregorovius se désole en songeant que « la terre de Sampiero, de Gaffori et de Paoli est aux mains de la nation la plus vaine du monde ». Et toujours, en Corse, on ignore la Prusse et ses habitants. Conversation avec un indigène connaissant à fond les littératures méridionales et qui récite par cœur des pages entières de Tasse, d'Horace, de Boileau, de Voltaire, de Machiavel, de Rousseau, etc. « N'avez-vous jamais rien lu de Gœthe ! — Non », répond l'érudit « parmi les Anglais, je ne connais que Pope ». Suffocation de Gregorovius, vexé outre mesure, quoiqu'il n'en souffle mot. Un peu plus tard, un berger lui dira que si l'Allemagne existe, elle ne peut qu'être sous la domination française et dépendre de Paris. Voilà de bien cruelles petites choses pour un homme natif d'un pays qui prétend être « au-dessus de tout ».

Gregorovius entreprend l'ascension du Monte Rotondo. Le récit de cette course est le meilleur chapitre de son gros ouvrage. Au retour, il ne s'entend pas, touchant le coût de l'excursion, avec son guide qui se fâche, si bien que le Prussien, pris d'une frousse intense, se hâte de quitter Corte pour Ajaccio ; traversée de la belle forêt de Vizzavona, où le pin laricio (qu'il appelle mélèze) l'émerveille ; c'est le plus grand arbre qu'il a vu.

Description d'Ajaccio, « humble berceau de l'homme qui ébranla le monde ». Oh ! les soirées au bord du golfe ! « Le ciel brille d'un éclat féérique ; l'air est si pur que la voie lactée et Vénus projettent de longs rayons sur la plaine liquide et la parent des reflets les plus doux... Le rivage d'alentour s'enveloppe de profondes ténèbres qu'éclairent çà et là les fanaux des promontoires et l'incendie des montagnes ».

La richesse la plus grande d'Ajaccio, c'est la casa Bonaparte. L'histoire de cette famille est un conte merveilleux, comme il n'y en a point dans les *Mille et une nuits*. Gregorovius reconnaît que les guerres de Napoléon ont répandu l'esprit révolutionnaire en Europe, grâce auquel n'importe quel citoyen peut maintenant prétendre à la gloire, s'y élever, tous les hommes étant égaux. Napoléon fut un Faust politique. Nombreux renseignements sur l'enfance et la jeunesse du grand empereur empruntés au livre de Nasica. A quoi a abouti cette carrière brillante ? Qu'a laissé Napoléon derrière lui ? « Un nom et une relique qu'adore un peuple facile à éblouir ». Gregorovius, en sortant de la casa Bonaparte, éprouve une tristesse mêlée de contentement. De là, il entre dans la cathédrale d'Ajaccio ; puis, après avoir causé un instant de Pozzo-di-Borgo, il emprunte au recueil de Renucci quelques nouvelles corses, en vue d'augmenter l'intérêt de sa relation.

Il se promène dans les environs d'Ajaccio et trouve que les cavaliers qu'il croise « sont horriblement vilains et même comiques » ; il dit aussi son dépit de voir ces hommes « badauder tout le jour par la campagne » avec leurs fusils, tandis que leurs femmes travaillent péniblement. Comment, des gaillards aussi robustes, et pas un hameau sur le rivage ! « Leur sol pourrait porter des fruits sans nombre et il ne produit que des oliviers sauvages, du romarin, des ronces et des charbons ». Deux mots sur les Grecs de Cargèse et Gregorovius gagne Sartène par la vallée d'Ornano.

Tout en cheminant, il ressasse un tas d'histoires connues, la mort de Sampiero, les bergers de Bastelica, Savilia et Giudice, l'âne défunt de Morano. Sartène l'épouvante : « *Dité*, la ville infernale de Dante, ne devait pas être faite autrement ». Bâtiments noirâtres, masures, rues escarpées et étroites, portes cintrées où l'on accède par des escaliers de pierre fort raides. L'officier qui commande le détachement de gendarmerie de Sartène est alsacien ; Gregorovius est tout heureux de rencontrer ce COMPATRIOTE (*sic*). Nous sommes en 1852 ! Maintenant, admirateurs corses de Gregorovius, dégustez la phrase suivante, elle trahit la préparation par les Allemands de l'annexion de l'Alsace-Lorraine. « Toutes les fois que je rencontre un Alsacien ou un Lorrain (ces derniers parlent un allemand fort corrompu), je ressens une douleur patriotique pour ces frères que nous avons perdus ; car le cœur nous saigne de savoir une partie de la noble terre allemande entre les mains des Français ». Je me garde bien de commenter cela !

L'assiette de Bonifacio produit sur Gregorovius l'impression habituelle. Cette ville est un « labyrinthe de rues étroites où le vent de mer vient s'engouffrer en soulevant de

continuels tourbillons de blanche poussière et par lesquelles on monte, on descend, on s'égare sans cesse, parfois surpris à l'étrangeté du spectacle, lorsque, par une échappée soudaine on découvre à ses pieds la mer aussi bleue que la voûte céleste qui s'arrondit au-dessus d'elle. Ici ce sont des poutres qui vont d'une maison à l'autre, là de sombres passages établissant une communication entre des ruelles ». Récit du mémorable siège de la ville par Alphonse d'Aragon, d'après Pietro Cirneo. Aspect du détroit et promenade aux grottes marines. Gregorovius se souviendra de l'hospitalité des Bonifaciens avec autant de reconnaissance que de celle des habitants de Sartène. Retour à Bastia par la côte orientale.

L'ouest de la Corse est remarquable et grandiose ; à l'est règne une douce mélancolie. Ici, dans d'immenses plaines, au lieu de villages, du va et vient régulier de la vie, l'œil ne découvre que des landes désertes, des maquis, des marais et des étangs, ceux-ci longeant la mer et répandant la tristesse autour d'eux. Porto-Vecchio est presque vide. Plage malsaine. Pour ne point souffrir du mauvais air, Gregorovius prise du camphre. Le Fiumorbo est la plus belle plaine de la Corse. Assainie et cultivée, cette plaine donnerait le cent pour cent : aussi, les Romains l'avaient-ils choisie pour y établir les seules colonies qu'ils aient fondées en Corse. Aléria, colonie de Sylla, n'offre plus que d'informes débris, où ne peuvent guère se reconnaître les archéologues. « Partout, dans la nuit, un silence de mort ; à nos pieds, une plaine déserte remplie de miasmes pestilentiels ; derrière le château, de ténébreuses montagnes ; ça et là, des maquis embrasés jetant à l'horizon comme des lueurs de cités en flammes ; le village morne et sans lumières ». Théodore de Neuhoff qui fut un moment roi de Corse étant allemand, Gregorovius lui consacre vingt six pages, avide d'honorer et de raviver le souvenir de cet aventurier que les Génois traitèrent de vagabond et de charlatan, et qui vécut un peu en chevalier d'industrie. Sa royauté d'ailleurs fut courte. Non content de faire exécuter quelques-uns de ses sujets à tort et à travers, on lui reprocha « aussi quelques attaques contre la vertu des vierges insulaires, ce qui n'était pas stipulé dans les clauses de l'élection » Près de Cervione, descente aux ruines de Mariana, description de la Canonica, et enfin Gregorovius, ayant atteint Bastia, fait ses adieux à la Corse, non sans remercier le bon vieux dieu allemand de l'avoir guidé et soutenu au cours de ses pérégrinations au pays de la vendetta.

Ouvrage gallophobe au premier chef, *Corsica* a été écrit dans le but d'inspirer aux Corses la haine de la France.

LUCIEN BRIET.

LE TOURISME ANGLAIS EN CORSE

Voyage de Lord BYRON en Corse

Il ne semble pas que les biographes de Byron se soient beaucoup intéressés à son voyage en Corse, soit qu'ils n'en aient pas trouvé grande mention dans sa correspondance, soit que le paysage et les mœurs corses n'aient pas laissé de trace dans son œuvre. Pourtant il serait surprenant que le fastueux pèlerin d'Orient qui avait voulu donner à sa vie comme décor princier les plus beaux sites de la Méditerranée, n'eût pas été attiré par la Corse dont, au cours de ses croisières, il avait dû maintes fois voir la masse sombre et sauvage surgir des flots étincelants.

D'autre part il semble difficile de douter de l'authenticité d'une relation de ce voyage (1), publiée d'abord à Londres, puis en traduction à Paris et due à un officier de marine, à Robert Benson, capitaine du yacht de Byron, lequel au surplus devait ultérieurement revenir en Corse.

Le modeste in-12 que nous avons sous les yeux (l'édition anglaise ayant disparu de la Bibliothèque nationale) n'est point sans valeur. Il fait partie de ces apologies qui prétendaient donner au public une physionomie de l'auteur de *Don Juan* moins troublante que ne faisaient certains de ses ouvrages. Ce n'est qu'une esquisse légère de sa personne, sympathique aussi, mais fidèle pourtant, qui à travers « l'humeur bizarre » du héros laisse deviner sa bonté foncière, sa libéralité, sa générosité, sa noblesse d'âme, sa religion même. A bord d'une frégate ottomane rencontrée en cours de route, lord Byron étonne le capitaine turc par la somptuosité de son costume et de ses présents ; partout il verse l'argent à profusion ; à Saint-Florent, par politique en offrant à l'église un vase d'or et une forte somme, à Corté, par humanité, en dotant une servante de la comtesse Guiccioli, trop pauvre pour épouser celui qu'elle aime ; son voyage n'est entrepris au surplus que pour rétablir dans son patrimoine en Sardaigne le

(1) I. *Narrative of lord Byron's voyage to Corsica and Sardinia during the year 1821.., by Robert Benson.* London 1824.

II. *Voyage de lord Byron en Corse et en Sardaigne pendant l'été et l'automne de 1821 à bord du yacht le Mazeppa, commandé par le capitaine Benson de la marine royale.* Paris 1825 (I-IX p. 1-143 p. in-12). — Voir sur Benson *Revue de la Corse* n° 1. Le titre exact de ses Esquisses corses est le suivant :

Sketches of Corsica or a journal written during a visit to that Island in 1823 with an Outline of its history and Specimens of the language and poetry of the people by Rob. Benson M. A. L. F. S. London 1825 8°.

fils d'une de ses amies morte dans l'exil et l'infortune. Pendant la tempête qui dans le golfe de St Florent assaille si durement son yacht que le médecin du bord est enlevé par une vague, lord Byron fait l'admiration de chacun par son sang-froid, faisant contraste avec le pauvre Shelley à qui son athéisme ne laisse que frayeurs et gémissements ; il donne l'exemple des mesures les plus prudentes et s'abandonne noblement à la volonté de Dieu : « Nous sommes tous nés pour mourir, dit-il, je quitterai la vie avec regret, mais du moins sans crainte. »

Quelles furent sur la Corse les impressions de lord Byron durant les quelques semaines qu'il séjourna tant à Corté qu'à Ajaccio ? L'opuscule ne nous en rapporte guère. Il était aux débuts de sa liaison avec la comtesse Guiccioli ; il était accompagné d'un tout petit nombre de fidèles ; il y retrouvait de vieux amis de Venise ou de Liverpool ; à Saint-Florent, à Bastia, il était reçu princièrement : c'est assez dire qu'il y fut heureux.

Il avait du reste trop de fantaisie et d'humeur poétique en tête pour ne pas pleinement goûter cette terre de choix où les mœurs humaines sont si indépendantes. Il ne critiqua guère que cette institution, prétend son biographe, qui interdit à un ouvrier de se marier s'il ne possède une maison et un petit bien foncier, et il savait trop la puissance créatrice de l'amour pour ne point protester contre cet usage. L'anecdote au surplus paraît fort contestable : il n'y a jamais eu de loi ni d'usage en Corse qui ait exigé un patrimoine d'un aspirant au mariage et il semble bien ici que la mémoire de l'auteur ou son imagination l'ait fortement induit en erreur. — Par contre Byron loue Napoléon de n'avoir pas favorisé par des lois spéciales le commerce de l'île avec les terres voisines. La simplicité des mœurs lui plaisait : « Ce n'est pas en Corse que l'on peut dire avec Shakespeare : « Faiblesse, ton nom est femme. » Il se réjouit (autre anecdote contestable) de ce bon évêque de Saint Florent, vrai disciple de St Hubert, dans son costume pittoresque de montagnard, veste et gilet verts aux boutons d'or, culotte de velours noir, guêtres de cuir, souliers ferrés, armé de pied en cap, et suivi d'une meute de chiens. En route, il s'arrête pour converser avec une espèce d'anachorète, hôte d'une vieille tour génoise, grand amateur aussi de poudre et de fusils, et il prend plaisir à lui offrir une arme de luxe. Il sait apprécier les Corses : « Les historiens, dit-il, ont tort d'accuser les Corses d'ingratitude... ils savent très bien ce que c'est que la reconnaissance. » L'administration française même lui inspire cette précieuse et profonde réflexion : « Les Français par leurs manières affables gagnent

toujours plus vite la confiance des peuples que les Anglais avec leur argent, et une fois qu'ils sont parvenus à s'établir dans un pays, ils sont par cela même presque sûrs de s'y maintenir. »

Mais surtout ce qui aura plu à ses yeux, pourtant si habitués à la splendeur des pays méditerranéens, c'est la beauté ensorcelante de l'île qui à son arrivée en vue de Corté lui fait déclamer ces vers de Watter Scott :

Giant mountains lake their stand
Like sentinels round fairy land.

Le voyage lui-même ne fut pas dénué d'incidents. On était parti de Venise sur une brusque résolution de lord Byron. Le *Mazeppa*, le meilleur et le plus confortable voilier du port, battait pavillon vénitien, un pavillon brodé par la comtesse Guiccioli.

Au large d'Otrante première tempête; visite d'Otrante, visite de Messine; la proximité de Charybde et de Scylla fournit à lord Byron une analogie entre les Sirènes et les jeunes filles qui aujourd'hui accostent le navire avec des fruits et des fleurs. Contemplation du Vésuve et du Stromboli en éruption; deuxième tempête; relâche aux Lipari; plaisante pêche aux brèmes où la comtesse en tua trois douzaines et lord Byron en manqua tout autant! Visite d'une frégate turque dont lord Byron par son faste et sa libéralité désarme le commandant, un des plus grands coquins de la marine ottomane, le massacreur de Ténédos où lui-même avait failli périr. Maladie de la suivante de Mme Guiccioli que Byron guérit par saignée et vésicatoire, meilleur remède, dit-il, que la confession et l'extrême-onction.

Puis c'est la tempête du golfe de St Florent où l'attitude de lord Byron n'est pas sans analogie avec celle de Don Juan (II, 26) tenant tête aux matelots et leur criant le pistolet à la main : « Il est vrai que la mort nous attend, mais sachons du moins mourir en hommes et ne succombons pas comme des brutes ! » On mouille enfin à la baie de Martello, on débarque à Saint Florent où le colonel Michaud offre une charmante hospitalité et où l'on réside un mois. Au cours d'une chasse lord Byron s'arrête chez le curé de *Casos* (sic) originaire de Berlin et dont la nièce est une chasseresse éprouvée. Puis lord Byron et la comtesse, avec une suite de deux personnes, partant pour Corté dans une voiture construite spécialement pour eux par le capitaine F. sur le modèle des traîneaux sibériens et dans laquelle ils pouvaient passer les rivières et dormir la nuit : précautions qui n'en rendent pas moins indispensable le concours des paysans tout le long du

chemin. A Corté, lord Byron est l'hôte d'un riche négociant en vins, M. Segaro qu'il a connu à Venise : il vit chez lui simplement pendant six semaines : point de fêtes, quelques dîners « où les hommes les plus distingués étaient toujours vêtus avec la simplicité de nos fermiers anglais. » On revient à St Florent en cinq jours par le *pays le plus romantique* : une baïe même vient frapper la voiture. Après une courte maladie de la comtesse, on fait voile pour Bastia où sous le nom de lord Newstead, lord Byron est très bien reçu par les autorités publiques ; puis après deux jours on est à Calvi et plus tard à Ajaccio où lord Byron reçoit l'hospitalité d'un ancien condisciple M. Foster, dont la sœur a épousé le général commandant la place. On s'adonne à la vie facile et lord Byron est l'âme de toutes les fêtes. Il part enfin pour Cagliari où l'a devancé son jeune protégé, se multiplie pour lui en toutes sortes d'intrigues, est l'objet même d'une tentative d'assassinat. Enfin le procès gagné, nos touristes quittent Cagliari, traversent les bouches de Bonifacio et ils entrent dans la radieuse baïe de Naples le 15 novembre.

Jusqu'à quel point convient-il d'accorder créance au journal de bord qui nous raconte ce voyage en Corse de lord Byron ? On a vu que certains détails paraissent suspects : il y a un évêque de Saint Florent qui est la plus singulière figure qu'on puisse imaginer. Notre analyse toutefois est de nature à permettre de vérifier plus facilement ce que la relation de Benson contient de vrai et, le cas échéant, d'inscrire en tête du livre d'or des touristes anglais de la Corse le nom prestigieux de lord Byron.

G. COURTILLIER.

OUVRAGES DIVERS SUR LA CORSE

PIOBB (Pierre) *La Corse d'aujourd'hui.* ⁽¹⁾

Voici un ouvrage qui date de 1909. Mais ce qui était « la Corse d'aujourd'hui » il y a douze ans ressemble malheureusement beaucoup à la Corse de 1921. Aussi l'on relit avec intérêt cette « étude clinique du mal d'un peuple et d'un pays » car le mal n'a guère changé ; la crise de 1914 n'a pu que l'aggraver ; les causes générales et locales de la détresse corse subsistent encore presque toutes.

Les trois grandes parties du livre correspondent au programme de l'auteur, qui étudie successivement le pays, le peuple, le mal. Quelques pages rapides décrivent les caractères particuliers des cinq régions corses : *Pomonte — Cas.*

(1). Voir au catalogue suivant la notice bibliographique (col. B).

tagniccia — Côte orientale — Région bonifacienne — Cap Corse — et dégagent aussi les traits généraux de la nature physique de l'île, à la fois homogène et diversifiée comme son peuple est uni et divisé.

Ce peuple. M. Piobb l'a étudié avec une attention profonde, une pénétration psychologique particulière ; il en a vu les qualités, mais aussi les défauts, qu'il a mis à nu avec franchise. Il note en historien et exprime en poète la noblesse du caractère corse, héritier des plus fières traditions gréco-latines : « Le Corse est beau, beau comme l'étaient les héros d'Homère, les bergers d'Arcadie, les soldats de Xerxès, les compagnons de César.... c'est un sage, il ne rêve pas, il pense... Tout en lui est noble. » Nombreuses sont les traces de l'antiquité dans les coutumes corses : mariage par enlèvement, vendetta, funérailles. Après ce portrait général, M. Piobb analyse avec finesse — une finesse qui va jusqu'à la subtilité — les caractères locaux : pomontino — castagnicciajo — balanino — capo-corsino — bonifazino. Le langage est la manifestation de ces diversités : « Le dialecte corse offre pour ainsi dire autant de formes que le pays présente de régions ». Mais ces régions linguistiques ne coïncident pas avec les régions géographiques indiquées par M. Piobb. Il est plus exact de distinguer au moins huit dialectes corses caractérisés (1). Ce qui évitera de commettre l'erreur de M. Piobb qui attribue au « dialecte de Pomonte » (à diviser en réalité en 4) le pluriel des mots en *i* sans distinction de genre et la 2^e personne du pluriel des verbes en *ete* au lieu de *ate*, caractères linguistiques qui n'appartiennent qu'à certaines régions du Pomonte. Avec l'auteur il faut déplorer la décadence de notre langue et l'introduction du jargon franco-corse. « Quand un pays perd sa langue il ne tarde pas à perdre son caractère ; quand un peuple corrompt son langage, c'est que ses traditions l'abandonnent. » On ne saurait trop le répéter : la renaissance de notre dialecte marquera une étape importante dans le réveil du nationalisme corse nécessaire à notre relèvement. Il faut encourager cette renaissance par tous les moyens : journaux — conférences — sociétés littéraires.

Continuant son étude des particularités locales, l'auteur peint avec des traits savoureux la vie des diverses catégories d'habitants : le citadin (voir le tableau piquant de la vie de la petite ville corse, nid de fonctionnarisme) — le propriétaire, absorbé par la politique et les procès — le paysan, insouciant de l'hygiène et du bien-être domestique, décimé par les épidémies et attiré par l'expatriation — le berger qui,

(1). A. Quantin. *La Corse*. — A. de Croze. *La chanson populaire de l'île de Corse*.

intelligent et paresseux, plein de mépris pour le propriétaire et de dédain pour le paysan, vole impurement le propriétaire obligé de le ménager à cause de la politique dont M. Piobb signale dès à présent les abus. Voici une de ses remarques trop souvent vérifiées dans la réalité mais qu'il a le tort d'ériger en lois universelles : « En Corse on ne s'inquiète guère de savoir si quelqu'un peut voter ou non, si quelqu'un est éligible ou non : on ne considère pas comme une fraude électorale le fait de déposer dans l'urne un bulletin illégal » Les bergers, échappant aux obligations sociales (impôt, service militaire) mais non à l'agréable... et lucratif devoir civique, doivent être considérés, selon M. Piobb, comme un des principaux facteurs de la misère générale dont souffre la Corse.

Par un défaut de plan, M. Piobb, dès la fin de la 2^e partie expose déjà sa conclusion sur la situation de la Corse ; la France n'a jamais pu s'occuper sérieusement de l'île parce qu'elle avait à accomplir sa propre évolution politique, commencée en 1789 et jamais achevée. Et surtout elle n'a pas su tenir compte de l'originalité locale de la Corse, alors qu'il aurait peut-être fallu commencer par elle l'œuvre de régionalisme décentralisateur que toutes les vieilles provinces françaises réclament aujourd'hui. Le suffrage universel (dont M. Piobb signale avec insistance les faiblesses) n'a procuré à la Corse que des tyrannies politiques locales dont le caractère suranné arrache à l'auteur ce cri de désespoir : « Rien n'est changé en Corse depuis le XII^e siècle ! ».

Les trois manifestations du mal de la Corse sont selon lui « la pauvreté du peuple, qui occasionne la souffrance et crée le désarroi ; l'incurie administrative, qui stérilise les efforts, produit l'impuissance et engendre le trouble ; la politique générale, qui perturbe les esprits, obscurcit les consciences, gaspille l'activité et maintient à la fois la pauvreté et l'incurie ». Les causes de la pauvreté sont : l'ignorance en agriculture, l'absence d'industrie, les difficultés du commerce. M. Piobb défend les Corses contre le reproche injuste qu'on leur fait de mépriser l'agriculture. Par une étude de la formation du maquis, il essaie de démontrer l'un des points favoris de sa thèse ; à savoir que l'abandon des terres remonte environ à l'époque de l'établissement du suffrage universel qui intensifia les luttes politiques et « le goût du fonctionnarisme développé par la complaisance du second empire et le favoritisme de la troisième république ». — M. Piobb s'occupe aussi de la main-d'œuvre italienne (introduite surtout par l'administration française) du paludisme, et du déboisement : il voit dans l'exploitation des forêts de châtaigniers une source de richesse nullement dangereuse puisque d'après ses cal-

culs il faudrait 1500 ans pour déboiser complètement la Corse.... Il ne manque pas de dénoncer le rôle de la politique dans l'expropriation des terrains nécessitée par l'établissement du chemin de fer. « C'est la manière corse. Elle est profondément ancrée dans les mœurs ; elle date de longtemps ».

M. Piobb réserve avec raison ses coups les plus durs, ses accents les plus désolés, à la politique corse amusante comme un vaudeville et tragique comme un drame : « En Corse il n'y a pas d'opinions, il n'y a que des partis. » Il censure le favoritisme parlementaire, qui de son propre aveu, n'est pas une spécialité corse, la corruption et la prestidigitation électorales dont il cite d'amusants exemples, l'incurie administrative née de la politique néfaste et de l'indifférence des représentants. A chacun de juger, selon ses opinions et ses sympathies, les pages consacrées au « roi non couronné de la Corse », E. Arène.

L'ouvrage se termine par une étude d'une actualité aujourd'hui relative — des réformes projetées par la Commission d'enquête de 1908. La réforme essentielle consisterait, dit M. Piobb, à donner à la Corse un personnel administratif entièrement pris sur le continent. Ne pourrait-on pas lui répondre par cette phrase douloureusement juste de M. Quantin : « Les Corses n'ont pas tort de ne vouloir que des fonctionnaires corses, parce que, au fond, ils ne doivent compter que sur eux-mêmes » ? — Sur un ton plutôt désabusé, l'auteur reprend la conclusion de la 2^e partie, l'idée fondamentale de son livre : Le mal de la Corse n'est qu'un aspect du malaise social que l'esprit bourgeois inflige à tout le pays. « A vrai dire, la Corse a besoin d'être réformée, mais c'est peut-être la France entière qui doit être régénérée ».

Comme on vient de le voir, c'est là un livre complet, où l'on trouve, de même que chez le peuple qu'il décrit, l'unité dans la diversité. L'auteur y a fait preuve de qualités variées : tour à tour historien, économiste, psychologue, artiste, il a vu les causes aussi bien locales que générales du marasme corse. Il a été dur — comme on doit l'être pour le bien de ce qu'on aime — envers les défauts de l'esprit corse, les abus de ce qui n'est pas seulement la « manière corse ». Peut-on en vouloir à qui est sincère ? M. Piobb a eu aussi le mérite de voir, l'un des premiers, que l'application à la Corse des principes régionalistes est l'une des conditions de son relèvement. Pour mieux apprécier et accélérer le renouveau qui s'annonce pour la Corse aujourd'hui comme à la veille de la guerre, chacun peut encore tirer de ce petit livre bien des renseignements — et des enseignements.

Paul ARRIGHI.

ETUDES GÉOGRAPHIQUES

La visibilité de la Corse vue de Nice

Il est indéniable que de Nice, des bords de la mer, le profil de la Corse s'accuse d'une façon nette à une certaine époque de l'année, certains jours privilégiés. Ce phénomène, on le sait, est dû à la déviation des rayons lumineux ; il se produit surtout un peu avant le lever du soleil, quand il se lève derrière l'île de *Monte-Christo* ou de *Pianosa*, sur le prolongement de la ligne idéale qui joint Nice à Saint-Florent et Bastia.

Les rayons solaires s'infléchissent sur la terre lorsqu'ils s'approchent de l'horizon, par suite de la réfraction subie par les dits rayons à travers les couches d'air qu'ils frappent très obliquement. C'est pour la même raison qu'on voit une étoile se lever un peu plus tôt que ne l'indique son horaire officiel et que nous voyons le soleil se lever plusieurs minutes avant qu'il n'ait réellement dépassé la ligne de l'horizon.

J'ai, en 1907, dans les *Annales des lettres, sciences et arts* à Nice démontré mathématiquement, que le rayon visuel d'un observateur placé au sommet du *Mont Cinto*, (qui est la montagne la plus élevée de la Corse (2707 mètres), rencontrerait l'horizon à 186 kilomètres 606 de distance et ne verrait pas Nice, par conséquent, qui est à 201 kilomètres 672, et qui est ainsi caché par la nature de la courbe terrestre.

J'avais établi mes calculs en supposant l'observateur placé à 16 mètres au dessus du niveau de la mer, à *Rauba Capeu* au sud du château de Nice. Ce point était mal choisi (il était pourtant près de ma demeure, ce qui facilitait mes observations matinales) car, de là, on ne peut apercevoir qu'une partie de l'île, le massif du Mont Boron empêchant de voir la plus grande partie nord de l'île. J'avais pu constater, néanmoins, que la tangente au globe terrestre, partant de Rauba Capeu aurait 201 kilomètres 672 de longueur jusqu'en Corse et rencontrerait le prolongement du rayon terrestre à 3196 mètres au dessus du niveau de la mer. Donc, le rayon visuel qui suivrait cette tangente passerait à 419 mètres au dessus du sommet du *Mont Cinto* et, par suite, ne pourrait pas voir cette montagne si on ne tenait pas compte de la réfraction.

M. Lémeray, le Président actuel de l'*Association des Naturalistes de Nice et des Alpes-Maritimes*, après avoir constaté l'exactitude de mes calculs a, dans le Bulletin du mois d'avril 1912 de la dite société, complété mon étude en faisant connaître que la hauteur absolue de la *partie visible* du *Mont Cinto*, était, dans les conditions ci-dessus visées, de 330 mè-

tres. Il ajoutait que, si l'observateur du Mont Cinto plaçait, à 1 mètre de distance de son œil, et horizontalement, un fil de un millimètre de diamètre, ce fil suffirait à cacher le Mont en question et qu'il résulte, de ce fait, que la partie de l'île ayant une altitude inférieure à 2380 m. ne peut-être vue de Rauba Capeu.

Il n'en est pas de même si l'observateur, au lieu de se placer en ce point occupait la pointe sud du Mont Boron, à une altitude supérieure (55 mètres) ; de cet endroit on découvre tout l'horizon sud-est, d'une façon parfaite et complète. M. Jacolliot, qui possède et habite cette propriété, était à l'assût chaque matin, avant le lever du soleil, pendant les mois d'hiver 1919-1920 et a pu, ainsi, obtenir un profil exact de l'île en question, au moyen d'une lunette munie de réticules ce qui lui a permis d'encadrer les parties visibles du relief de l'île et de s'assurer chaque jour propice, qu'il n'était pas le jouet d'une illusion.

Il a été favorisé d'un temps exceptionnel, pendant les mois de Décembre et Janvier dernier, mois pendant lesquels la réfraction atteint sa valeur maxima. Le ciel, à ce moment, était pur, débarrassé de nuages, l'horizon a alors une couleur caractéristique gris rose pâle, passant au violet et constitue un fond sur lequel se détachent nettement les montagnes qui forment l'ossature de la Corse. Les rayons visuels de l'observateur placé au *Cap de Nice* frappent obliquement l'île par suite de son orientation par rapport à la côte niçoise et accusent les points élevés. Toutefois des altitudes plus grandes sont cachées pour l'observateur à cause des groupes de montagnes placées au premier rang et qui, quoique plus basses, interceptent les rayons visuels ; c'est pour cette raison qu'on ne peut pas apercevoir l'*Incudine* qui surgit au sud-est, s'élevant jusqu'à 2136 mètres, parce qu'elle est cachée par la chaîne du *Monte-Luccio* qui n'a pourtant que 1681 mètres d'altitude.

Lorsqu'on examine la Carte, l'ossature de l'île semble présenter l'image d'un véritable chaos. A l'étude on discerne seulement deux chaînes de montagnes. Elles se dirigent du nord au sud en partageant la Corse en une partie orientale et une partie occidentale ; à l'extrême sud, seulement, une ligne allant du *Cap de Ferro* à la pointe de la *Chiape*, délimite un territoire où règne un autre système correspondant à une structure géologique différente.

M. Maury, le distingué professeur du Lycée de Nice, qui a publié en grande partie, la carte géologique de l'île et qui connaît bien son orographie, plus particulièrement la partie septentrionale, a vu aussi plusieurs fois, de Nice, le profil en question. Il a constaté que toute la partie invisible au-dessous de l'horizon était à une altitude variable de 300 à 600

mètres. Cela est facile à comprendre à cause des cols de faible altitude : Col *San Colombano*, 682 m. ; col *San Stephano* 347 m. ; col de *Téghime* 541 m. ; col *Sainte-Lucie* 400 m. qui tous existent dans la région nord. La presqu'île du Cap Corse apparaît alors, non plus comme une presqu'île, mais comme une succession d'îles (par exemple dans le cas où l'horizon est à 600 mètres) le nombre d'îles varie avec cette altitude de l'horizon causée par différence de réfraction atmosphérique. Dans le cas de plus de 600 mètres, on ne voit que les îles qui composent la presqu'île du cap. L'effet produit ainsi est surprenant pour les personnes non prévenues et cela permet même mieux de se repérer dans ce profil de la Corse où l'on peut, à l'œil nu, à Nice, distinguer les principaux sommets de l'horizon.



Le profil ci-dessus qui a pour base la ligne d'horizon, doit annuler tous ceux qui ont pu être présentés jusqu'à ce jour, s'ils ne sont pas identiques. Et pour qu'il n'y ait plus d'incertitude M. Jacolliot a installé récemment un appareil photographique *ad hoc* dans la chambre même ayant vue sur la Corse, et l'a braqué dans la direction de l'île, de façon à obtenir, chaque fois que la netteté de l'horizon le permettra, un certain nombre de clichés irréprochables que nous ferons alors connaître aux lecteurs de la *Revue de la Corse*.

Commandant CAZIOT.

Conservateur du Muséum d'Histoire naturelle de Nice.

LES CORSES A L'ETRANGER

SANSON NAPOLLON

et la découverte de l'inscription grecque
dite : « Chronique de Paros ».

Les quelques pages que M. Colonna de Césari Rocca a consacrées dans les derniers numéros de la *Revue de la Corse* aux « Corses à l'étranger » et en particulier aux « Corses de Marseille premiers colonisateurs français de l'Afrique » rappellent le rôle joué par l'un d'eux, Sanson Napollon, de qui Richelieu dans une de ses lettres écrivait qu'il n'était pas de « meilleur homme » (1).

1. Voir 1^{re} année, nos 3 et 4. La famille de Sanson Napollon habitait le cap Corse, et lui-même était né à Centuri ; son nom corse était Sansone Napoleone (N. d. l. D.)

Il est un service, pourtant, rendu par lui qui demeure ignoré et qui ne sera peut-être pas inutile de signaler en quelques mots.

Sanson Napollon, avant de rétablir sur la côte des Etats barbaresques les affaires de la Compagnie du Corail de Marseille et précisément en vue d'obtenir du Grand Turc les traités nécessaires, avait été envoyé par Richelieu à Constantinople.

L'influence de la France en Orient, dès cette époque — et ce fut jusqu'à nos jours un de ses titres de gloire — s'exerçait non seulement au profit du commerce, mais au profit de la science et en particulier de la science de l'antiquité, dont le développement allait donner naissance, sous le règne de Louis XIV, à la création, en même temps que de l'Académie française, de l'Académie des inscriptions et belles lettres. Le grand érudit Fabri de Peiresc, en particulier, ne négligeait aucune occasion offerte d'étendre jusque là ses recherches et ses investigations. Diplomates et envoyés du Roi se mettaient volontiers à son service. Il n'y a, par suite, pas lieu de s'étonner que Napollon, au cours de sa mission, se soit trouvé en rapports avec lui.

Il lui échut en fait, — c'est le point que je voudrais mettre en lumière, — sinon de rendre au jour, de se procurer ainsi un insigne monument épigraphique, la célèbre inscription grecque connue des savants sous le nom de « Chronique de Paros », sorte de tableau chronologique des événements les plus importants de la légende ou de l'histoire depuis l'année 1581 jusqu'à l'année 299 avant notre ère.

« Peiresc, rapporte Gassendi avait été le premier à la découvrir et à la faire sortir du sol par l'entremise d'un certain Samson chargé de ses affaires à Smyrne ». Il l'avait même déjà payée cinquante pièces d'or et s'apprêtait à faire transporter sa précieuse conquête, lorsque la possession lui en fut soustraite. Le goût des collections s'était éveillé en Angleterre au moins autant qu'en France. Thomas Arundel, par sa situation de chef d'une des plus illustres familles, disposait d'influences plus puissantes encore que celles que lui-même pouvait faire valoir. Il semble, en outre, que les vendeurs agissent de mauvaise foi. Le résultat fut que Sanson se vit jeter en prison et que durant son internement la pierre fut enlevée.

Il y eût eu de quoi en vouloir à un rival. La curiosité de Peiresc, cependant, quoique toujours en éveil, était si peu personnelle qu'il n'en garda pas rancune. Son inscription transportée en 1627 en Angleterre et déposée d'abord dans les jardins de la demeure des Howard à Londres, il ne s'en

indigna pas. Il se réjouit même, nous dit-on, lorsque peu après elle fut publiée, de voir qu'elle était tombée en de si bonnes mains et applaudit au commentaire qu'en donnait son ami Selden.

Il ne nous appartient sans doute pas d'être plus égoïstes que lui et de regretter que ce soit aujourd'hui à l'Université d'Oxford, à laquelle la donna en 1667 Henri Howard, qu'il faille chercher la « Chronique de Paros », quoique, demeurée entre les mains de Peiresc, elle eût sans doute trouvé son chemin jusqu'à notre Louvre. L'Angleterre, cependant, il faut bien le rappeler, ne lui a pas été particulièrement clément, puisque tout le début du texte, les quarante-cinq premières lignes, y ont disparu dans les troubles de la guerre civile. « Un certain Samson », lorsqu'on relate les circonstances de la trouvaille, c'est du moins trop peu comme hommage rendu à celui qui non seulement recueillit le monument, mais pour lui fut emprisonné. Il m'a paru que c'était faire œuvre de justice que de rendre son dû au corse Sanson Napollon.

Etienne MICHON.

Conservateur au Musée du Louvre.

DOCUMENTS ÉTRANGERS SUR LA CORSE

LA CONQUÊTE DE LA CORSE PAR LES ANGLAIS

Extrait des mémoires de l'officier anglais Samuel RICE

(Suite)

III. — Le Siège de Saint-Florent

Cette journée fut employée à mettre les canons en batterie et à pousser la reconnaissance pendant que deux navires canonnaient la Mortella, mais sans y faire de brèche. Les navires furent incendiés par le feu violent de l'ennemi, et ils furent forcés de prendre le large, en perdant environ 60 hommes. Le jour suivant, on mit à terre d'autres canons ; ils ne purent guère endommager la tour, qui était solide, mais leur tir empêcha l'ennemi de se montrer et de riposter : le commandant français, se voyant condamné à l'impuissance, se rendit. Il fallait maintenant enlever la redoute de la Convention, qui donna beaucoup de mal. Moore qui dirigeait encore les opérations à terre, inspecta le terrain avec le général Dundas et le major Kochler : il découvrit une excellente position d'artillerie, du haut de laquelle il était aisé de battre la Convention. Le difficile était de monter les canons sur la colline escarpée et rocheuse : avec des cordages, une équipe de marins hâla deux canons de 18 et un obusier en

quelques jours. Un mortier et quelques autres canons furent hissés sur une position plus accessible ; alors la redoute ennemie fut battue pendant huit jours par une violente canonade. Moore n'avait plus avec lui que le 51^e mais, le 17 février, le Général lui commanda de donner l'assaut dans la nuit. Les royaux devaient renforcer le 51^e ; Moore devait attaquer la redoute de front, tandis que les autres régiments anglais et les Corses attaquaient simultanément sur les deux flancs.

Moore décida d'attaquer en colonnes de compagnies ; la première compagnie comprenait les grenadiers et l'infanterie (1) légère des Royaums ; la seconde, les grenadiers du 51^e ; venait ensuite le bataillon des Royaums, à cinq compagnies ; puis trois compagnies du 51^e. Les cinq autres compagnies du 51^e suivaient comme réserve ; une seconde réserve était formée par 130 marins, sous le capitaine Cook ; ils portaient des outils de terrassements.

A 8 heures 30 du soir, par un beau clair de lune, Moore se mit en marche ; pendant un quart de mille on dut avancer sur une file. Bientôt on atteignit un terrain propice pour la formation en colonne. Les petits postes ennemis, tirèrent quelques coups de fusil, et de suite Moore commanda : En avant. A cinquante mètres environ de la redoute, la colonne rencontra une légère dépression qui la mettait à l'abri du feu ; Moore y fit faire une halte de quelques secondes avant de monter à la charge. Un moment après, les Royaums et le 51^e bondissaient sur la redoute, et croisaient la baïonnette avec les Français, qui se défendirent vaillamment et combattirent désespérés. Mais les attaques de flanc poussées à fond, vinrent à bout de leur résistance. Dans l'obscurité, il était difficile de distinguer l'ennemi, et pour ajouter à la confusion, l'ennemi, qui occupait la redoute voisine de Fornali, se mit à mitrailler les Anglais vainqueurs. Mais avant minuit, nous nous étions retranchés, et moins d'une heure après, on apprenait que les Français avaient abandonné Fornali.

On prit alors des dispositions pour l'attaque de Saint-Florent, mais avant qu'elles ne fussent terminées, l'ennemi abandonna la place et se retira dans la ville fortifiée de Bastia. Elle est située sur la côte Est de Corse, et elle n'est séparée de Saint-Florent que par dix milles environ, en franchissant le col de la presqu'île.

(1) A cette époque, tous les régiments avaient dix compagnies : les compagnies de flanc-garde, s'appelaient, l'une, la compagnie de grenadiers, l'autre, la compagnie légère. On regardait comme un honneur d'appartenir à ces deux compagnies qui étaient composées d'hommes et d'officiers d'élite.

IV. — Le Siège de Bastia.

La côte près de Bastia était complètement ouverte, et la ville n'était pas fortifiée de ce côté ; mais par ailleurs, elle était défendue par quatre redoutes détachées, et par une citadelle placée sur la hauteur à quelque distance vers l'intérieur. Le 23 février, Moore et le général Dundas s'avancèrent dans les montagnes pour reconnaître la position de l'ennemi ; le jour suivant, le 51^e et le 69^e avancèrent jusqu'à un mille et quart des avant-postes français ; pendant la nuit, on entendait l'ennemi creuser des tranchées sur le terrain même que les Anglais devaient occuper pour pouvoir prendre Bastia du côté de la terre. C'est ce qui décida le général Dundas à ordonner à Moore, le matin suivant, de battre en retraite ; tout le monde en fut surpris et désappointé, mais la retraite eut lieu. Moore crut d'abord que le plan du général était de compléter ses dispositions avant de donner l'assaut ; mais bientôt il comprit que malgré les recommandations faites constamment par Lord Hood pour la coopération des troupes de terre, le général Dundas avait refusé de tenter la prise de la ville avec les petits effectifs qui étaient sous ses ordres. Amère surprise pour Moore, qui brûlait de conduire son régiment à l'attaque, mais il cacha son désappointement ; à son avis, c'eût été « une sorte de rébellion de la part d'un officier subordonné, que d'exprimer une opinion » sur un acte de son général.

Lord Hood n'avait jamais été en bons termes avec le général Dundas ; il poussa l'affaire en lui envoyant une lettre assez extraordinaire. Il y affirmait que depuis l'évacuation de Toulon, le commandement du général était expiré en fait, que c'était lui, Lord Hood, qui avait le commandement suprême de la flotte et de l'armée. Le général répondit avec calme que, à moins que l'Amiral ne pût montrer une commission au nom du Roi, ni lui-même ni ses officiers n'admettraient les prétentions de l'amiral à commander les troupes de terre. Néanmoins, la lettre de Lord Hood obtint le résultat qu'il désirait, car, le jour suivant le général résigna son commandement, pour raisons de santé ; il nomma brigadier-général le Commandant d'Aubant, lui donna le commandement provisoire de l'armée, et partit le 11 mars pour l'Angleterre. D'Aubant se montra tout à fait incapable ; étant opposé à toute idée d'attaque sur Bastia, il déclarait inacceptables tous les plans qu'on lui soumettait.

(à suivre)

Traduit par M. L. FILIPPI (d'Urtaca.)

LE DIRECTEUR-GÉRANT : A. CLAVEL.

Imprimerie de l'Indicateur de la Corse.

Bibliographie de la Presse Corse

En exceptant les départements où sont situées les plus grandes villes de France, la Corse est peut-être celui qui a vu naître le plus grand nombre de feuilles périodiques. Malheureusement elles y meurent avec la même facilité, quelquefois pour reparaitre momentanément à l'approche des élections, ce qui rend leur dénombrement particulièrement difficile.

Nous avons néanmoins essayé d'en établir la liste, sans nous dissimuler tout ce qu'un travail de cette importance, entrepris pour la première fois, peut contenir inévitablement de lacunes, de mentions imparfaites ou même d'erreurs.

Nous prions nos lecteurs de nous signaler celles qu'ils apercevraient et nous nous empresserons de publier les rectifications utiles, surtout si elles sont appuyées par l'envoi d'un numéro du journal.

Abeille de la Corse (L') *Journal des Lettres, des Sciences et des Arts*. Revue, littéraire fondée à Ajaccio par M. Marchi fils en 1855. Bi-Mensuel, 1^{er} numéro le 14 juin 1855 sur format Jésus in-4°, 2 col. 4 pages et 6 pages à partir du 5 octobre 1855. Dernier numéro le 15 février 1857. En cours de publication a échangé son titre pour celui de *Les Nouvelles*.

Action Corse (L') *Organe républicain de défense des intérêts de la Corse et des Corses de l'Afrique du Nord* paraissant le mercredi à Alger sous la direction de M. André Grisoni. 1^{er} numéro le 7 janvier 1914, format Jésus, 4 pages, 4 colonnes. Imprimerie Coloniale ; s'est appelé ensuite : *L'action Corse et Algérienne*.

Age d'or (L') ou *Le Siècle du Progrès*, fondé en 1868 à Ajaccio, rédacteur en chef : M. H. Graziani.

Aigle d'Ajaccio (L') journal hebdomadaire fondé à Ajaccio en 1857.

Aigle Corse (L') fondé par M. P. A. Yannucci, d'abord à Corté, puis publié à Bastia avec M. Pietro Ange comme rédacteur en chef, Imprimerie de Ollagnier. 1^{er} numéro le 15 août 1865. 8 pages à 2 colonnes sur in-4° double couronne ; bi-mensuel, Littéraire, historique, scientifique et agricole.

A partir du 8 mars 1866, M. Eugène Ollagnier reste seul Directeur-propriétaire. A partir du 5 Décembre 1866, paraît le 5, 15 et 25 de chaque mois. Dernier numéro le 15 août 1869, date à laquelle il est remplacé par le *Phare de la Corse*.

Aiglun (L') fondé à Ajaccio en 1904 par son directeur M. Louis Vignocci.

Ajaccio station d'hiver fondé en 1903 par M. J. D. Pinelli : organe hebdomadaire et journal des étrangers.

Ajaccien (L') *Journal hebdomadaire* publié à Ajaccio sous la Direction de M. Ed. Tissot, organe de l'appel au Peuple 1^{er} numéro le 22 août 1884, demi-jésus, 4 pages, 3 colonnes, Imprimerie spéciale. A partir du 13 novembre 1884, le Directeur devient M. Pascal de Susini ; n'a plus alors que quelques numéros.

Ajaccio-Fête. *Organe officiel du Comité des Fêtes Ajacciennes*. Paraît en 1891 sous la direction de M. François Guglielmi, 4 pages, 4 colonnes. Imprimerie moderne. Fait paraître chaque hiver quelques numéros hebdomadaires pour contribuer aux succès des fêtes.

Ajaccio-Gazette. Fondée à Ajaccio en 1909 ; n'eût que quelques numéros.

Ajaccio-Journal. *Hebdomadaire républicain et d'action Corse*. Directeur : M. Xavier Franceschini. In folio, 5 colonnes, feuille simple. Un an : 10 fr. le N° 15 cent. 1^{er} Numéro le dimanche 31 octobre 1920. « Nos concitoyens y trouveront l'étude consciencieuse des principales questions à la solution desquelles est lié l'avenir d'Ajaccio et du département. »

Ajaccio-Revue. *Journal de la Station d'hiver, des stations climatiques et médicales, du progrès de la Corse*. Directeur : Edouard Bosc. 1^{ère} Année 1899 ; Ajaccio, imprimerie spéciale. Sur papier de couleur, 4 pages, 4 colonnes. Cette publication prit en 1902 le titre de : *Ajaccio-station d'hiver, journal des Etrangers et Indicateur Ajaccien*, qui était publiée dès 1901 par M. P. Bojowski.

Ami de la Liberté Italienne (L') fondé à Bastia par le Pisan Michel Buonarrotti (vers 1825). Interrompu à la suite de sa condamnation à la déportation par la Cour d'assises de Vendôme ; se réfugia en Belgique. (A suivre).

REMERCIEMENTS

Parmi les précieux encouragements que nous avons reçus, à l'occasion de la deuxième année de la *Revue de la Corse* il en est pour lesquels nous nous faisons un plaisir et un devoir témoigner publiquement notre gratitude à leurs auteurs.

Le *Syndicat d'initiative des Corses de Marseille* avait déjà souscrit, pour chacun de ses membres individuellement, un abonnement à la première année de notre publication.

Nous avons eu le plaisir d'être informé que les Corses fervents qui composent le Comité directeur de cet important groupement, présidé par M. Paul Corticchiato, dont le dévouement pour son pays est inlassable, a résolu de renouveler cet abonnement pour la deuxième année de la *Revue*. Mais comme le prix nouveau est plus élevé que le précédent, le Comité a décidé, pour y faire face, d'élever le montant de la cotisation de ses membres. Comment devant le beau geste de cette heureuse solution la *Revue* ne se sentirait-elle pas encouragée à redoubler ses efforts ?

De son côté le *Syndicat d'initiative d'Ajaccio*, si dignement présidé depuis de longues années par M. Sylvestre Frassetto, nous a adressé une subvention qui nous prouve son désir d'encourager une entreprise entièrement dévouée à la Corse.

Nous adressons à ces deux groupes de bons patriotes nos bien vifs remerciements.

Nous sommes aussi profondément touché des marques de sympathie que nous témoignent quelques amis de la *Revue* en nous adressant des mandats supérieurs au prix du renouvellement.

Ils ont ainsi trouvé un ingénieux moyen de compenser la modicité du prix de l'abonnement volontairement très réduit pour rester vulgarisateur.

Que tous ces amis de notre œuvre, ces sympathiques lecteurs de la *Revue*, soient bien persuadés que nous sommes très sensible à leur généreuse initiative dont notre publication s'efforcera de devenir de plus en plus digne.

Nous devons déclarer toutefois que le mérite de ces encouragements revient entièrement à nos éminents et dévoués collaborateurs qui ne manqueront pas d'y reconnaître la preuve de toute la faveur dont jouissent leurs intéressantes études.

A NOS ABONNES

En adressant ce premier numéro de la seconde année de la *Revue* aux abonnés de la première année qui ont négligé, jusqu'ici, de nous adresser le montant de leur renouvellement, nous avons fait confiance à ceux dont tant de lettres ont manifesté la sympathie pour nos efforts.

Souvent la principale cause de négligence est le dérangement nécessaire pour envoyer un mandat ; nous le leur éviterons en faisant présenter à domicile un reçu du montant de l'année nouvelle, (augmenté de 1 fr. pour les frais déboursés), auquel nous les prions de réserver bon accueil. Nous espérons que nos abonnés nous éviteront les frais de retour d'une quittance impayée et leur demandons instamment de donner les instructions pour que le reçu soit accepté en leur absence, ou d'aller au plus tôt le retirer à la poste avant qu'il nous soit retourné avec frais.

Espérant ne pas éprouver de déceptions, nous leur adressons à tous nos biens sincères remerciements pour la continuation de leur concours à cette œuvre corse, entièrement désintéressée.

Bien entendu, si nous avions le regret de ne pas conserver un abonné, nous pensons qu'il nous retournerait une livraison dont le prix est de 1 fr. 50 cent.

Nouvelles Bibliographiques

Nous signalons à nos lecteurs l'apparition d'un livre comme il n'en a pas été publié depuis longtemps sur la Corse.

Madame Célarié a parcouru rapidement l'île embaumée ; avec une facilité de style dont elle nous a déjà donné la preuve en plusieurs ouvrages, elle décrit très fidèlement ce qu'elle a vu et rapporte ce qu'elle a entendu en faisant causer les uns et les autres. Son excellent livre : *Un mois en Corse* peut servir de guide au touriste qui voudrait consacrer ce même temps à suivre son itinéraire. Onze cartes simplifiées lui montreront son chemin et 54 photographies des sites visités lui en conserveront le souvenir.

L'ouvrage est édité dans le format habituel des romans, avec 232 pages encadrées et rognées sous une couverture jaune, sur laquelle un tirage en rouge fait ressortir le surplomb de Bonifacio.

Il est toutefois regrettable que l'élévation des frais d'impression ait obligé

e porter son prix à 15 francs, ce qui peut faire hésiter plus d'un amateur.

Ce fidèle récit de voyage, alertement écrit, fera l'objet d'une étude approfondie dans l'un des prochains numéros de la *Revue*. Nous pouvons dès maintenant l'adresser à nos lecteurs.

La maison Erasme Santi de Bastia, vient de faire paraître la cinquième édition de son almanach Corse : *IL CIR. NEO, almanaco Corso popolare per l'anno 1921, adornato di Poésie, Prose, Aneddoti e Proverbi Corsi*. Il est d'autant plus facile de se procurer cette petite brochure régionaliste qu'elle est adressée franco contre réception de 0 fr. 30 cent. ce qui est un prix remarquable à l'époque actuelle.

LA VOIX DES JEUNES, organe des groupes catholiques de la Corse, qui paraissait tous les 15 jours à Bastia depuis deux ans, vient de se transformer au 25 Décembre 1920, en une publication hebdomadaire intitulée : *LA PATRIE CORSE, journal d'action Catholique et sociale*, du prix de 10 fr. par an pour la Corse et 11 fr. pour le Continent.

LA CORSE LIBRE, *Organe des intérêts économiques de l'île*, paraissant le lundi matin avec service télégraphique, a fait son apparition le 13 septembre 1920. Hebdomadaire, sur 5 colonnes. Un an : 15 fr., le n° 15 cent. Bureau : 6, Boulevard du Palais Bastia ; Impr. Piaggi. Cette publication, habilement dirigée par M. Alexandre Musso, conseiller général, s'annonce avec les meilleures chances de succès.

ABONNEMENTS :

à la deuxième année (1921)

UN AN: France 8 fr. Etranger 9 fr.

Collection de la première année (sans le n° 2)..... 6 fr.

Tables et couverture annuelles. 2 fr.

Première année complète et brochée sous couverture (*Quelques exemplaires seulement*)..... 20 fr.

Le versement à notre compte de chèques postaux (*Paris 211-44*) a l'avantage de ne coûter que 0.15 cent, quelle que soit la somme versée, avec la facilité de correspondre sur le talon de la formule à remplir, fournie par la poste. L'inconvénient est que nous ne sommes avisé que quelques jours plus tard, ce qui ne nous permet pas de donner satisfaction immédiate à notre abonné.

QUESTIONS CORSES

11° Y a-t-il des ours en Corse ?

En parcourant un vieux bouquin génois, je lis dans une requête adressée le 5 janvier 1582, au Sénat génois, par Antoine-Marie Chiavari, un 3^e article ainsi libellé :

« 3. Que le port d'armes fût autorisé « afin de permettre aux habitants de « la côte de se défendre contre les Turcs « et à ceux de la montagne contre les « ours et les fauves ».

Il y avait donc des ours en Corse à cette époque ? ou ça ? En est-il question dans une géographie ou tout autre ouvrage ancien ?

A quelle époque auraient-ils cessé d'exister ?

Marc ANTONIO.

Réponses :

3° La publication du célèbre roman de Mérimée « Colomba » a-t-elle été pour la Corse un bien ou un mal ?

Nous avons reçu un certain nombre de réponses à cette question parmi lesquelles il a fallu faire un choix. Nous publions, ci-après, celles qui reflètent le plus exactement les diverses opinions exprimées.

A votre question, au risque de paraître Normand, je répondrai : « un bien et un mal » ; mais un bien plus qu'un mal. Mieux vaut, pour un peuple, être mal connu ou méconnu qu'inconnu. Or, Mérimée n'en déplaît à notre orgueil nous a tirés du néant, j'entends du néant littéraire ; il nous a donné la vie de l'art, il nous a fait valoir ; — la Corse est entrée avec « Colomba », dans la littérature et la qualité caractéristique de sa race, l'énergie, a été « pensée » par l'esprit français. Voilà le fait. Si l'interprétation en a été et en est encore faussée parfois, si notre énergie a pu être prise pour de la barbarie — le mot est dur pour notre épiderme sensible, — la faute n'en est ni à Mérimée ni à l'art ; elle est uniquement aux ignorants ou aux malveillants.

Il y a des gens qui confondent les époques et les gestes et qui ne peuvent comprendre que ce qu'ils ont l'habitude de voir.

Assurément ils ont raison de protester si leur cerveau et leur cœur n'ont pas la capacité voulue pour saisir une vérité et une beauté qui les dépassent, mais l'artiste ne doit pas abaisser son art au niveau de ceux qui ne peuvent pas monter jusqu'à lui et un pays, un peuple se doivent à eux-mêmes de montrer

ce qu'ils sont avec sincérité, avec fierté.

Etes-voilà, avoir une personnalité, sa personnalité, c'est pour un pays, encore plus que pour les individus, le vrai moyen de durer en forçant l'admiration et aussi en attirant la sympathie. D. P.

Colomba et Napoléon ont été les grands artisans de la rénovation de la Corse. Longtemps encore la foule continuera à se pencher sur le tombeau des Invalides et cherchera à découvrir dans l'île, l'ombre de l'histoire de Mérimée qui erre parmi les sites du maquis. Son souvenir éveille toujours la curiosité du voyageur. Elle demeure la déesse et la gardienne inoffensive du pittoresque insulaire.

Dr S. ARRATUCCI.

Je réponds bien catégoriquement que ce roman a été un mal. C'est un livre qui a propagé partout, en l'exagérant, que la *vendetta* était une chose commune en Corse et a éloigné de ce pays beaucoup de concours et de bonnes volontés.

A un autre point de vue, je ferai remarquer que probablement ce livre a permis à la *vendetta* de se développer en Corse. Je me rappelle qu'il y a 30 ans, quand j'étais répétiteur au Lycée de Bastia, pas un des élèves de 14 à 15 ans n'ignorait ce roman ; j'en trouvais constamment des exemplaires entre leurs mains et jamais une parole de blâme pour les divers héros du roman. Ce roman excitait au contraire les sentiments qu'ils pouvaient avoir sur le désir de vengeance, de même que les scènes policières au cinéma influent sur la moralité des enfants. E. MAURY.

Le chef-d'œuvre de Mérimée a-t-il porté préjudice à la Corse ? Pour notre part nous ne le croyons pas.

Si Colomba a été modelée sur le type de la femme grecque de l'antiquité, si à l'image de l'Electre de Sophocle, elle attend l'arrivée de son frère pour venger la mort de son père, par ailleurs elle pense et agit comme une femme Corse. Peu importe que Bradolaccio et Castriconi soient des bandits d'opérette, que le vieux Barricini n'ait pas une figure corse ; ces personnages ne sont que des comparses. Seule la grande et noble figure de Colomba domine l'action de toute sa grandeur et de toute son incomparable beauté. Et lorsque, après avoir armé la main de son frère contre de misérables assassins, cette superbe

filles a pris la décision inébranlable de sacrifier sa jeunesse et sa beauté pour façonner à son image les descendants de Della Rëbbia, n'agit-elle pas réellement avec toute l'abnégation d'une vraie femme Corse ?

Non, en vérité le roman de Colomba n'est pas immoral et n'a pas été préjudiciable à la Corse. Au contraire il a fait connaître qu'il existe quelque part sur notre planète, une terre de granit surchauffée au soleil du midi où les caractères sont fortement trempés et les sentiments de justice et l'amour de la famille profondément enracinés dans les cœurs.

J. CARABIN.

Nous avons eu le plaisir de recevoir également d'autres réponses à d'autres questions dont nous continuerons ainsi la publication.

Le Film de « Colomba »

Quand M. R. Tellier, le Directeur de la Société des Films « *Cosmograph* » présente au public l'important film de « *Colomba* » dont nous avons entretenu les lecteurs de la *Revue*, il eut l'idée d'en fixer le souvenir par un album de luxe contenant les photographies des personnages et des principales scènes du roman.

Cet album, de format oblong, contient vingt-cinq photographies dont quelques unes sont de véritables tableaux. Elles sont accompagnées d'une dizaine de croquis représentant des vues de la Corse et les deux pages de milieu sont consacrées à l'historique et à une brève analyse de « *Colomba* ». La couverture en couleur représente un des paysages du Cap Corse avec un portrait, poussé à outrance, de l'héroïne de la *Vendetta*.

Pour tous ceux qui possèdent le célèbre roman, cette brochure représente la meilleure illustration qui puisse accompagner l'ouvrage dans leur bibliothèque. Ce sont les scènes les plus dramatiques animées et prises sur le vif.

Cette publication de luxe a été éditée en plusieurs langues et, bien qu'elle ne contienne que quelques pages, l'élévation de son prix de revient a été telle qu'elle ne sera jamais réimprimée.

Avant qu'elle soit épuisée et introuvable nous avons tenu à en acquérir quelques exemplaires, malgré leur prix élevé, pour les mettre à la disposition, moyennant cinq francs, des collectionneurs et amateurs des souvenirs de la Corse et de Mérimée.

M

PIETRO CIRNEO. *Istoria di Corsica* (*De Rebus Corsicis*) divisa in quattro libri; recata per la prima volta in lingua Italiana da Gio. Carlo Gregorj. Préf. du trad. en italien et de L. A. Murator en latin. Textes latin et italien en regard. 1 fort vol. in-8 (25 × 15) XXXIV-508 p. Paris, 1834. . 15 fr.

Ouvrage fondamental de l'hist. de la Corse.

POLI (Xavier) *Histoire militaire des Corses au service de la France.* 1 vol. gr. in-8 br. XII-248 p. 1898. 12 fr. 50
Tome 1 seul paru et épuisé.

HOLLANDE (D.). *Géologie de la Corse*, avec 58 figures, plans, cartes et photos. 1 fort vol. gr. in-8° 460 p. Grenoble 1918, épuisé. . 15 frs

Dans cet ouvrage magistral, édité par la Société des Sciences de Bastia et soigneusement imprimé, le savant géologue a complété tous ses précédents travaux sur la Corse. C'est l'étude la plus remarquable en ce genre, qui s'est trouvée d'autant plus vite épuisée que le torpillage du Balkan a anéanti une grande partie des exemplaires.

GREGOROVIVS (Ferdinand) *Corsica Voyage en Corse en 1852*; traduit de l'Allemand par P. Lucciana. 2 vol. br. gr. in-8 (25×16) 264 et 360 p. Bastia, 1883-84. . 15 fr.

Voir compte rendu dans le n° 7 de la Revue. Peinture des mœurs de la Corse, trad. en plusieurs langues et qui fit longtemps autorité.

ABRANTÈS (Duchesse d') *Souvenirs intimes sur l'enfance, la jeunesse, la vie privée de Napoléon Bonaparte* (1768-1801) 1 fort. vol. pet. in-4° 480 p. avec portrait, Paris. 1910. . 8 fr. 50.

Très bonne édition épuisée de ces mémoires les plus intéressants, sans contredit, « qui aient été écrits sur l'Empereur et sur l'honneur ».

SAUSSAY (Victorien du) *La Corse, l'âme, l'amour, la vie au pays du soleil*, ill. de 100 photos d'après nature, couv. chromo artist. 1 vol. br. in-8, 288 p. Paris, s. d. . 6 fr. 50.

Intéressant ouvrage, mais qu'il faut bien se garder de laisser entre les mains des jeunes gens.

VIDEAU (Le Comte L. de) *Chasses Corses.* Perdrix, caille, bécasse, etc. Gibier poil, etc. 1 broch. in-8, épuisée. 6 fr.

Cet ouv. devenu très rare est le seul qui traite spécialement cette question.

MARCAGGI (J.-B.) *M. Frédéric Masson et la Corse.* 1 br. in-8, 16 p. et couv. 1908. rare. . 3 fr 50.

Cette juste critique de l'œuvre de F. Masson n'a été tirée qu'à 50 ex. non mis dans le commerce.

N

HANTZ et DUPUCH. *La Corse* : Situation, origines, moyen âge, période contemporaine, 1 vol. br. grand in-8° 25 × 16, 144 p. papier fort, nomb. vignettes, 1908. . 9 fr. 50

Ouvrage épuisé dont les auteurs sont d'anc. prof. au Lycée de Bastia.

HANTZ (I) et DUPUCH (R): *Petite Histoire de la Corse* : Origines, Féodalité, Domination gènoise. La Corse française, 72 p. avec cartonnage classique. . 2 fr. 50

Excellent résumé scolaire (cours supérieur), orné de 50 gravures et cartes instructives.

GUERIN (Ch.) *Ajaccio station d'hiver.* 1 br. cart. in-12°, 92 p. avec 7 illustr. et 2 pl. hors texte par Davinet, plus deux cartes, Zurich, s. d. . 3 fr. 50

Broc. très soignée, coll. de l'Europe illustrée. Histoire, climatologie, promenades, excursions, stations thermales, etc.

ZUCCARELLI (Dr) *Les Stations climatiques et eaux minérales de la Corse considérées comme centres de Tourisme*; conférence formant broch. gr. in-8°, 16 p. 2 col. couv. impr. 1920. . 0 fr. 75.

L'auteur y décrit, comme en un guide, les plus belles régions de la Corse.

SORBIER (M.) anc. juge en Corse. *Esquisse de l'Histoire et des Mœurs de la Corse*, 1 vol. broch. 366 p. Caen, 1848. . 12 fr.

Ouvrage épuisé, rare et fort apprécié.

BARTOLI (abbé A.-F) *Diana Colonna, mœurs de la Corse*, 1 vol. in-18. 364 p. Paris, 1885; et 2° édition, 1895. . 4 fr. 50

Voir compte rendu Revue N° 6, 1^{re} Année.

COLONNA DE CESARI-ROCCA *Vengeances Corses*, 1 broch. in-12, 128 p. couv. illustrée chromo. . 1 fr.

La Vendetta. Le fasil. Règles et Coutumes de la Vendetta. Le Banditisme. Sampiero Corso. Le Caporal Bonaparte. Nasone Gallochio.

SUSINI (Charles de) *La Corse et les Corses*, opinions et documents. 1 fort vol. br. gr. in 8 (285 × 195) XXIV-528 p. Paris 1906. . 15 fr.

Edition de luxe, carte en grisaille sur la Couv. Réunion judicieuse d'une fort utile documentation.

MADERNO (Alfred) *Korsika, ein landschaftsbuch.* 1 broch. couv. cart. illustrée 100 p. in-8 avec 12 photos hors text. et 2 cartes; Zurich, S. D. . 6 fr.

Tirage de luxe avec photos encadrées d'un filet rouge.

E

B.V. (ancien préfet). *La misère de la Corse*, 1 b. gr. in-4°, 34 p. avec notes marginales, Paris 1908. 3 fr.
« J'ai écrit ces pages pour aider mes compatriotes dans les durs combats qu'ils auront à soutenir pour sortir de la misère imméritée qui les opprime » B.V.

B.V. (ancien préfet). *Pauvre Corse* ! 1 broch. in-8, 36 p. sous couvert. impr. Toulon, 1909. 3 fr. 50.
« Le rapport officiel, du 4 juillet 1909, est un monument de bêtise outre-cuidante » B.V.

COURTILLIER (Gaston). *La Corse et l'opinion publique au XVIII^e siècle*, 1 broch. gr. in-8, 60 p. 1912. 5 fr.
Contient une importante bibliographie de la Corse relative à cette époque.

COLONNA de Cesari Rocca. *Un ministre de Philippe II auteur d'une histoire de la Corse* (Matteo Vasquez de Rocca), 1 broch. in-8, couv. imp. (ext.) Paris, 1917. 2 fr.
Cette histoire a été publiée dans le Bulletin de la Société des Sciences de la Corse, sous le titre de *Croniche de Giovanni della Grossa*, etc. L'auteur est né en Corse, de parents corses. Tirage à part non mis dans le commerce.

VUAILLE DE ST-LUCIPIN. *La vérité sur la Corse et ses habitants*, origine, ascendance et parenté des Corses, 1 broch. in-8, 32x14, 32 p. Poligny, 1910. Épuisée. 3 fr.
Étude historique, géographique et économique.

COLONNA DE CESARI ROCCA. *Don Juan Corse*, sa famille, sa légende, sa vie, 1 br. in-12, 72 p. couv. 2 coul. Paris, 1917. 3 fr. 50.
Édition de luxe, caract. Elzévir, ornements, fleurons, etc.

MARCAGGI (J.-B.). *Fleuve de Sang, histoire d'une Ventetta Corse* 1 vol. br. 19x12, 332 p. Paris, 1898. 9 fr. 50
Écrit sur des documents tirés des archives de la Corse (note de l'auteur).

ARDOUIN-DUMAZET. *La Corse*, Balagne, Nebbio, Cinarca, Niolo, Casinca Castagniccia, cap Corse, etc. 1 fort vol. br. avec 28 cartes et 10 vues, VI-384 p. Index alph. très complet, Paris, 1891. 5 fr. 50
Carte des provinces sur la couverture.

CROZE (Austin de). *La Chanson populaire de l'île de Corse*, avec conclusion de M. P. Fontana. 1 vol. br. 19x12, 176 p. XII chap. et nombreuses planches de musique gravée, Paris, 1911. 8 fr. 50
Ouvrage documentaire presque épuisé.

PINELLI (J.-D.). *Corsica di Pietrasanta*, roman de mœurs contemporaines avec préface de M. Sampiero Porri 1 fort vol. br. in-18 372 p. Paris 6 fr. 50
« C'est une œuvre vraie et vivante où Corsica, cette sœur de Colomba, est plus naturelle et plus humaine » S. P.

F

NATALI (J.-B.). *Lilla, Scènes de la vie Corse*. 1 vol. br. petit in-8, 234 p. Paris, 1912. 6 fr. 50

Ce premier des ouvrages qui consacrent la réputation littéraire de leur auteur eut plusieurs éditions successives.

NATALI (J.-B.). *L'Appel du Pays*. (Scènes de la Corse) petit in-8. 1 vol. br. 234 p. Paris, 1912. 6 fr. 50
Le mérite littéraire de cet ouvrage lui a valu rapidement plusieurs éditions.

LYS (Georges de). *Sensation du maquis*. 1 broch. in-8, 2 col. avec 8 photos. Paris, 1895, rare. 5 fr. 50
Extrait d'une Revue de grand luxe qui dura peu de temps.

MÉRIMÉE (Prosper). *Colomba*. 1 vol. broch. complété par deux autres nouvelles du même auteur 400 p. s. d. Voir compte rendu, n° 2 et n° 6.

La plus célèbre des études de mœurs Corses publiée sous forme de roman, le chef d'œuvre de ce genre, épuisé, rare.

DUMAS (Alex.). *Les frères Corses*. 1 vol. br. in-28, 300 p. Paris s. d. épuisé.
Ce célèbre roman est suivi de *Othon l'Archier* qui complète le volume, devenu très rare.

TONELLI (Philippe). *Les Amours Corses, Une tombe dans le Maquis, La femme Corse, Le bandit Suzzoni, Chansons Corses*, etc. 1 vol. broch. in-8, 390 p. Paris, 1898. 2 fr. 50
Excellent recueil de scènes recueillies.

BOSC (Célestin). *La conspiration d'Acciajo contre la France en 1809 d'après la correspondance officielle inédite* 1 vol. br. in-8, 23x14, 314 p. Paris S.d. 8 fr. 50

Documents puisés dans les archives municipales, l'auteur étant archiviste de la Ville.

TRANQUALÉON (de). *Monaco, La Corse et Sainte Dévote*. 1 vol. br. in-12, 276 p. avec 6 planches inédites et photo-typie. Paris, 1901, épuisé. 6 fr.

Intéressante étude de mœurs de la Corse en même temps que du rôle et du Culte de Ste-Dévote en Corse.

BONA PARTE (Prince Roland). *Une excursion en Corse*. 1 fort vol. broché couv. in-4°, 29x33, avec 6 pl. héliogravure impression de luxe, Paris, 1891, rare.

Cet ouvrage, imprimé pour l'auteur et non mis dans le Commerce, contient une très importante bibliographie de la Corse.

COLONNA DE CESARI ROCCA. *La Vendetta dans l'Histoire*, et dans les mœurs, le banditisme, etc. 1 vol. br. in-18, 160 p. couv. illustrée. Paris 1908. 2 fr.

C'est l'historique complet de la légendaire coutume Corse.